N° 23. AOUT 1921.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

Le septième centenaire de la mort de saint Dominique

(1221-1921)

Le 4 août 1921 amène le septième centenaire de la mort de saint Dominique, et l'on s'apprête en bien des endroits à célébrer cette date comme il convient. *La Vie spirituelle* n'a pas cru pouvoir demeurer indifférente à cette solennité. Outre que bon nombre de ses collaborateurs sont fils du grand Patriarche, le but qu'elle poursuit lui fait un devoir d'honorer un saint qui a créé dans l'Église un puissant courant de spiritualité. Une grande famille religieuse vit de l'esprit de saint Dominique. Tout une école mystique se réclame de lui. Il nous a paru que nos amis ne nous reprocheraient pas de faire connaître rapidement, à l'occasion de ce centenaire, cette « ancienne école mystique dominicaine, si grave, si noble, d'une spiritualité intellectuelle et mâle (1) ». Tant de chrétiens dans les siècles passés se sont inspirés, et aujourd'hui encore tant s'inspirent de son esprit, qu'il est utile de connaître sur quels principes elle s'appuie. En tout cas, on nous pardonnera de nous être laissé entraîner par la piété filiale, en une occasion qui ne se renouvellera pas de si tôt.

(1) *Christus*, Paris. Beauchesne, 1916, p. 1138.

Saint Dominique

Sa physionomie physique et morale

Les historiens modernes recueillent précieusement les moindres petits témoignages qui caractérisent la conformation physique, la stature, la figure des hommes éminents, héros ou saints. Malheureusement les anciens chroniqueurs sont très parcimonieux de remarques ou de confidences à ce sujet. Nous possédons trop peu de données authentiques sur saint François d'Assise pour en composer une physionomie; nous savons seulement qu'il était petit, maigre et très brun. Nous sommes plus favorisés pour saint Dominique, et nous le devons au récit d'une femme. Ce que des fils ont négligé de remarquer ou de nous relater, une fille n'a pas omis de le faire. Sœur Cécile, heureusement inspirée par la tendresse de son affection, a contemplé saint Dominique et elle a pris soin de nous retracer les traits les plus caractéristiques de sa physionomie : les dimensions de sa stature, le teint de sa chevelure et de sa barbe, la forme de ses mains, le timbre de sa voix. La valeur de ce document est incomparable. Nous serions très heureux d'en posséder l'équivalent pour Jeanne d'Arc. Et soyons bien persuadés que Sœur Cécile, si elle a pu se tromper sur d'autres sujets, ne s'est pas méprise sur la physionomie

de son bienheureux Père, une fille est particulièrement compétente en cette matière. Voici donc ce portrait dont chaque détail est précis, significatif et mérite un examen minutieux :

« Sa stature était médiocre, sa taille souple, son visage beau et un peu coloré par le sang, ses cheveux et sa barbe d'un blond légèrement doré (*modicum rubei*), ses yeux beaux. Il émanait de son front et de ses cils une certaine splendeur radieuse qui attirait l'affection et la vénération de tous. Il apparaissait toujours joyeux et souriant, sauf quand il était mû à compassion par quelque affliction du prochain. Il avait les mains longues et belles, une grande voix noble et sonore. Il ne fut point chauve, il portait la couronne religieuse tout entière semée de rares cheveux blancs (1). »

(1) *Relation de Sœur Cécile*, n° 14. Nous avons suivi presque littéralement la belle traduction du P. Lacordaire, *Vie de saint Dominique*, 7e éd., p. 192. Voir aussi Thierry d'Apolda, *Hist. de saint Dominique*, ch. xviii, *De exteriori forma et dispositione corporis viri sancti*. L'auteur a copié la relation de Sœur Cécile, comme d'ailleurs les écrivains postérieurs. Les principaux documents concernant saint Dominique, sans entrer dans une énumération détaillée, sont : Jourdain de Saxe, De l'origine des Frères Prêcheurs, Lettre encyclique; Humbert de Romans, Chronique de l'Ordre des Prêcheurs; les Actes de Bologne et de Toulouse; la Relation de Sœur Cécile; Thierry d'Apolda, Histoire de la vie et des miracles de saint Dominique, etc., etc... La biographie du saint la plus exacte est celle de M. Jean Guiraud dans la collection « *Les Saints* ». L'ouvrage du P. Lacordaire a, il est vrai, vieilli sur plusieurs points; les recherches historiques sur le XIIIe siècle ont creusé, labouré en tous sens et renouvelé la matière; mais il n'en demeure pas moins que le P. Lacordaire, par ses dons littéraires, et aussi par des intuitions procédant de son génie, de sa vocation, de ses expériences religieuses, de ses affinités avec saint Dominique, a pu écrire sur le fondateur des Prêcheurs des pages non seulement ravissantes, mais encore profondément et essentiellement exactes. Nous avons surtout utilisé pour cette petite étude les Bollandistes et le très remarquable travail des PP. Balme et Lelaidier, *Cartulaire ou histoire diplomatique de saint Dominique*. Il importe de ne pas se donner dès l'abord de saint Dominique une représentation erronée. Les documents l'appellent un héraut, un athlète du Seigneur; ce serait

La plupart des peintres ont conçu et représenté saint Dominique selon le type brun, c'est une erreur. L'affirmation de Sœur Cécile est formelle et doit faire loi, le bienheureux était très blond, d'un blond fauve. Et cette particularité nous étonnera moins lorsque nous saurons que ses aïeux appartenaient à la race gothique. Rien de plus fréquent dans la famille des Guzman que les prénoms gothiques, Ruodric, Froïla, Gotrunda, Geloïra. Dominique de Guzman descendait en ligne directe de cette aristocratie héroïque qui avait défendu l'Espagne chrétienne contre les entreprises des Maures, et dont le Cid Campeador est demeuré le type le plus célèbre et le plus légendaire. Le tombeau du Cid se vénérait à Burgos non loin de Calaruega, ville où naquit le saint en 1170. Il appartient donc par ses origines à la race conquérante. Seulement des siècles de domination chevaleresque et de civilisation chrétienne et latine ont amenuisé et intellectualisé la race. Saint Dominique, pour être blond, n'est pas un homme du Nord aux formes hautes et massives, à la figure pâle, osseuse et tourmentée, au parler lent; il est plutôt petit que grand, souple et très svelte, plus robuste qu'on ne pourrait le supposer; légèrement sanguin, il a le teint rosé; tout en lui est vif. Par-dessus tout il possède une figure claire, accorte, lumineuse (1).

Par nature, par naissance, Dominique de Guzman était donc noblement et richement doué, mais il perfectionna ces dons par de longues études, par l'acquisition de toutes les vertus chrétiennes. Quand on entreprend l'étude de saint Dominique, on s'attend à rencontrer un apôtre zélé et miséricordieux; mais à mesure qu'on pénètre plus avant

un contre-sens d'en déduire que le saint était doué de formes athlétiques. Qu'on se figure donc un homme de taille moyenne, harmonieusement constitué, souple, appartenant à cette race blonde du Midi dont il existe encore actuellement dans le sud de la France et le nord de l'Espagne de si beaux exemplaires.

(1) Jourdain de Saxe a, lui aussi, noté cette luminosité du visage de saint Dominique : « Quia cor gaudens exhilarat faciem,..... Multa in ejus facie semper elucebat hilaritas... » *Acta S.*, p. 556.

dans son intimité, on s'étonne de découvrir successivement un véritable savant, un héros chevaleresque, un administrateur averti, un mystique, un thaumaturge, un saint ; et toutes ces qualités différentes ne sont, comme les multiples faces d'un prisme, que les aspects divers d'une personnalité unique en son fond et d'une simplicité transparente. Plusieurs chapitres ne suffiraient pas à présenter sous leur meilleur jour les principales qualités et vertus de notre bienheureux Père. Nous nous bornerons dans cet article à considérer en lui le savant, l'homme d'action et le saint.

*
* *

Si l'on excepte la prière, qui n'est pas précisément un emploi de nos facultés, on pourra dire que la principale et presque l'unique occupation de saint Dominique jusqu'au seuil de l'âge mûr a été l'étude. Dès l'âge de sept ans, il fut confié par sa mère, la bienheureuse Jeanne d'Aza, à son oncle, archiprêtre de Gumiel d'Izan. Il y apprit avec la langue latine les premiers rudiments du savoir. Dans le presbytère, l'enfant mena durant quelques années une existence régulière et studieuse. Il fréquenta sans doute l'école voisine du monastère de la Vigne dont l'abbé, Garcia d'Aza, était également son oncle. Les progrès de Dominique furent si rapides qu'au début de sa quinzième année il possédait déjà, en grammaire, en histoire, en latin et dans les sciences, à peu près tout ce que ses oncles étaient capables de lui enseigner. Ceux-ci obtinrent de le faire agréger à l'université de Palencia. Dans cette ville le noble adolescent, loin de s'adonner aux plaisirs de la vie d'étudiant, se plongea dans les études logiques, littéraires et philosophiques. Les premiers biographes ont célébré à l'envi en termes fleuris la studiosité de Dominique. « En lui la beauté de la jeunesse était rehaussée par la maturité du vieillard. La divine parole était plus suave à ses lèvres que le miel le plus exquis. Les vérités conçues par sa belle intelligence, arrosées par l'eau de sa charité, s'épanouis-

saient en fruits de vie. Il passait des nuits sans sommeil, consacrant au travail le temps dû au repos (1). » Ces éloges ne laissent pas de nous édifier, mais ils ont l'inconvénient d'appartenir aux généralités, aux lieux communs de l'hagiographie. Le moindre grain de mil, le moindre petit détail significatif ferait bien mieux notre affaire. Ce détail révélateur nous a été relaté par Étienne de Metz, l'un des disciples préférés du saint. Aux éloges un peu vagues qui précèdent, le frère Étienne dans sa déposition n'a ajouté qu'un mot, mais précis et lumineux comme une perle. Tous les livres, rapporte-t-il, que Dominique s'était procurés et qu'il vendit par charité dans une crise de famine, étaient interprétés, *glosés*, de sa propre main, « manu sua glossatos (2) ». Ainsi donc durant ses longues veillées, ses nuits blanches, l'étudiant de Palencia, penché sur sa table, à la lueur d'une lampe fumeuse, travaillait patiemment à illustrer ses énormes in-folios de gloses marginales, et il constellait le texte de renvois, d'astérisques et d'étoiles, indices éclatants d'un labeur précis et opiniâtre. Dix années consécutives, les plus florissantes de sa jeunesse, furent consacrées à cette étude approfondie de la dialectique, de la philosophie, de la théologie et particulièrement de l'Écriture Sainte. Ce n'était cependant là qu'un début.

(1) *Jourdain de Saxe*, op. c. : « Prae discendi infatigabilitate noctes pene insomnes peragebat... » *Acta Sanctorum*, 4 août, p. 546. *Thierry d'Apolda*, op. c., caput 1 : « Erant eloquia illa dulcia super mel et favum cordi ejus. »

(2) *Déposition d'Etienne de Metz*, *Acta Sanctorum*, p. 641. Les Bollandistes font remarquer que les maîtres seuls se permettaient d'annoter, d'*illustrer* ainsi leurs livres. Ce seul mot « glossatos » a suffi à Echard pour en conclure que Dominique avait été lecteur en Écriture Sainte : « Vendidit libros manu sua notatos aut notis illustratos. Unde Echardus conjicit, tunc S. Dominicum Palentiae Sacram Scripturam interpretatum esse. » Nombre de critiques ont adopté l'opinion d'Echard, le P. Touron et dernièrement le P. Lemonnyer, dans une suite d'articles très objectifs publiés par l'*Année Dominicaine*, 1921. Notons que les manuscrits au XIII[e] siècle coûtaient très cher. La bibliothèque vendue par saint Dominique représentait une petite fortune.

Vers l'âge de vingt-quatre ans, ayant été ordonné prêtre, et, selon les mœurs de l'époque, pourvu d'un canonicat, le jeune chanoine, Dominique de Guzman, se rendit auprès de son évêque, Martin de Baran. A Osma les chanoines avaient adopté la vie commune selon la règle de saint Augustin. Dominique embrassa l'existence monastique dans toute sa rigueur et en observa à la lettre pendant dix ans tous les conseils. La clôture, qui, dans les couvents d'hommes se réduit trop souvent à ceci, qu'elle empêche les femmes d'entrer mais non les religieux de sortir, fut pour lui une digue morale qu'il ne franchit jamais sans raison majeure. « C'est à peine, écrit le bienheureux Jourdain, s'il sortait quelquefois de l'enclos du monastère (1). » Tout le temps qu'il ne vouait pas à l'oraison il le réservait à l'étude. Alors surtout il acquit une science approfondie, personnelle de la théologie et des Écritures. Saint Augustin était pour tous le grand maître, mais il était particulièrement cultivé chez les chanoines réunis sous sa règle. Dominique, nommé pour sa vertu et sa science sous-prieur du chapitre, en arriva bientôt à posséder les œuvres de saint Augustin à fond. Nous verrons qu'il ne se pouvait rencontrer de meilleur maître que saint Augustin et qui fût plus indiqué pour préparer saint Dominique à sa mission apostolique.

Jusqu'en 1203, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de trente-quatre ans environ, il mena donc une vie exclusivement studieuse et contemplative, et sans doute se croyait-il appelé par Dieu à continuer jusqu'à la mort cette existence de chanoine régulier assez analogue à celle du moine bénédictin. Mais un apôtre est rarement mieux préparé à sa mission future que par l'acquisition des aptitudes ou vertus qui semblent le plus contraires à cette mission. Rien ne rend plus apte à la vie active et à la prédication que des années de vie passive, de contemplation et d'étude. En 1203, Dominique, sous-prieur du chapitre, dut accompagner son évêque

(1) « Vix extra septa monasterii comparebat » (*Ibid.*, p. 546).

Diego de Azevedo dans une ambassade vers un prince du Nord. De passage à Toulouse, il constate que son hôte est hérétique, aussitôt il entreprend de le convertir et il y réussit. De ce premier choc avec l'hérésie jaillit l'éclair qui lui découvrit sa destinée. Il résolut, s'il était possible, de se vouer à la conversion des hérétiques. Après un court séjour à Rome, où il fut encouragé par le pape Innocent III, il commença de concert avec son évêque à mettre à exécution son projet. Il était rompu aux exercices de la dialectique et de la controverse, telle qu'on la pratiquait à son époque, il avait appris dans saint Augustin toutes les objections et réponses qu'on pouvait alléguer pour ou contre le manichéisme, il en eût pu dresser de tête le tableau synoptique. C'est pourquoi il n'hésita pas, la grâce aidant, à se mesurer avec les chefs les plus fameux de l'hérésie albigeoise qui n'étaient que des Néo-Manichéens.

Ces chefs n'étaient pas tous des ignorants, comme on est invinciblement porté à le croire. Quelques-uns, docteurs ou prélats renégats, avaient fait dans les universités catholiques de fortes études, et étaient capables de jeter dans le plateau de l'hérésie le poids des objections les plus lourdes et les plus spécieuses. « On ignore trop de nos jours, écrit le P. Balme, ce qu'était l'hérésie albigeoise, et cependant de cette connaissance dépend une intelligence vraie de la mission du B. Dominique (1). » Cette mission fut d'abord essentiellement caractérisée par les controverses théologiques, scripturaires ; c'est pourquoi dès les origines la prédication dominicaine fut dogmatique, doctrinale plus encore que morale.

Les conférences contradictoires étaient publiques. Le plus souvent elles étaient placées sous la présidence ou le haut patronage de quelque grand seigneur albigeois. Presque toute la noblesse et le comte de Toulouse, Raymond VI lui-même, était hérétique. Un bureau était constitué chargé

(1) *Cartulaire*, t. I, p. 81. — L'un des chefs hérésiarques, Thierry, avait été jadis doyen du chapitre de la cathédrale de Nevers.

en quelque sorte de marquer les coups et de proclamer le vainqueur. Il fallait être bien osé pour venir argumenter devant une assemblée et un jury aussi partiaux. Dans les circonstances les plus solennelles, la thèse était rédigée, condensée en petits livrets appelés *libelli*. Saint Dominique excellait dans la rédaction de ces thèses. A Fanjeaux, dans une controverse mémorable à laquelle participaient les religieux de Cîteaux, son livret fut préféré à tous les autres, comme étant de beaucoup le plus précis, le plus nerveux, le plus apodictique. Ce labeur de rédaction supposait au plus fort de l'action et dans le feu même du combat de longues heures consécutives de travail intellectuel intense. Rien ne passionne autant un orateur et un apologiste que la préparation à la controverse publique. Un apôtre aussi zélé, aussi ardent que saint Dominique, toujours préoccupé d'être prêt à répondre séance tenante, coup pour coup, aux objections les plus inattendues, devait vivre, durant les semaines de controverse, dans une tension d'esprit, une surexcitation de la volonté, de l'imagination, des passions, littéralement formidable. A Servian, les controverses durèrent huit jours, à Montréal, quinze. Ces conférences étaient de véritables joutes intellectuelles et oratoires, et c'était l'instinct héréditaire de la lutte, l'amour de la parole plus encore que la recherche de la véritable religion, qui amenait toute cette noblesse et cette population méridionale à ces sortes de tournois. Dominique de Guzman, avec sa grande voix noble, très timbrée, sa beauté, sa souplesse, son geste simple et aristocratique, sa facilité de parole, sa vivacité d'esprit, sa science, la clarté lumineuse de son intelligence, la grâce de sa vertu dont le reflet rayonnait sur son front, Dominique dès l'abord fut de ces joutes religieuses le grand champion documenté de pied en cap, dont la parole brillante frappe d'estoc et de taille, et dont la cuirasse ne connaît pas de défaut (1).

(1) C'est pourquoi, comme nous le verrons un peu plus loin, Honorius III qualifie saint Dominique et ses premiers disciples

En 1207, quand Diego de Azevedo fut rappelé dans son diocèse d'Osma, le bienheureux Dominique, qui se sentait prédestiné à guerroyer contre les hérétiques, demeura en Languedoc. Dès lors il dirigea seul la croisade de la prédication. Durant dix ans environ, il mena le bon combat, sans lassitude, et sans obtenir néanmoins des résultats apparemment proportionnés à ses labeurs. Il avait fondé en 1206 le monastère des sœurs de Prouille, qui prospérait rapidement, mais en 1215 il n'avait encore pu rassembler que quelques compagnons. C'est alors qu'il établit à Toulouse en avril de la même année la première maison de l'Ordre.

Parmi les premières démarches des fondateurs, quelques-unes sont si caractéristiques qu'elles revêtent la signification d'un symbole, d'une profession de foi. A peine saint Dominique avait-il réuni les premiers frères dans la maison de Pierre Seïla, qu'il les conduisit lui-même au cours du maître en théologie le plus fameux d'alors, Alexandre Stavensby. Le patriarche des Prêcheurs menant ses fils comme par la main au cours de l'Université, quelle leçon de choses, quel tableau digne de tenter le talent d'un peintre ! Les fils entendirent la leçon, ils la mirent si bien en pratique, qu'après s'être assis au cours en disciples sur leurs talons, ils ne tardèrent pas à escalader les chaires et à s'y installer en maîtres. Les voies de la sainteté sont diverses et mystérieuses. Tandis que saint François éloignait autant qu'il le pouvait ses fils des Universités, saint Dominique y conduisait les siens (1). C'est qu'il n'est pas besoin d'être très savant pour prêcher la morale aux

d'invincibles athlètes du Christ : « scuto fidei et galea salutis armati... Verbum Dei quod est penetrabilius omni gladio ancipiti magnanimiter contra fidei exeritis inimicos... » (*Cart.*, t. II, p. 91.)

(1) A Bologne le franciscain Pierre Stacia avait fondé une maison d'études. Saint François accourut et dispersa les frères. Ce geste fait contraste avec celui de saint Dominique. « Bienheureux, disait saint François, ceux qui se feront ignorants pour l'amour de Dieu. » Remarquons cependant que le saint ne condamnait pas la science pour elle-même, mais pour les défauts qu'elle entraîne. — Voir Celano, *Legenda secunda*, Cap. cxlix, p. 317.

pauvres et aux paysans, mais il n'en est pas de même quand il s'agit de défendre toute l'économie du dogme catholique contre les attaques des pasteurs de l'hérésie et des docteurs apostats.

L'idée mère de saint Dominique était d'instituer un Ordre de prédicateurs savants, tellement initiés aux difficultés de la philosophie, de l'Écriture Sainte, de la théologie, qu'ils pussent défendre la religion contre les adversaires les plus doctes. Il avait constaté trop souvent, et amèrement déploré l'insuffisance de la prédication commune contre l'hérésie ; il voulait parer à ce mal. Or les Prêcheurs qu'il fallait répandre dans tout le monde connu existaient à Toulouse, ils avaient été approuvés par l'évêque Foulques dans le diocèse, il suffisait d'obtenir du Souverain Pontife l'approbation pour toute la chrétienté. C'est pourquoi Dominique vint à Rome avec son évêque afin d'assister au concile de Latran (novembre 1215). Innocent III les reçut favorablement ; mais cette conception si simple, semble-t-il, d'un Ordre de Prêcheurs spécialement formés pour la prédication doctrinale contre l'hérésie, parut trop hardie et fut considérée par de nombreux prélats comme une usurpation de leur privilège. Les Pères du Concile se bornèrent à dénoncer l'incapacité du clergé, des évêques eux-mêmes, dans la prédication, et leur « manque de science, défaut si fâcheux dans un évêque et tout à fait intolérable (1) ». En conséquence ils enjoignirent aux prélats de confier la prédication à des hommes savants et exemplaires, exactement comme Foulques l'avait fait dans son diocèse.

Saint Dominique revint donc à Toulouse encouragé dans son dessein, mais sans avoir obtenu l'approbation de son Ordre pour l'Église universelle. Il ne se découragea pas un instant, et, comme s'il eût été certain de l'avenir, il commença avec ses premiers compagnons à élaborer à Prouille les Constitutions de l'Ordre futur. Il avait été interdit par

(1) Cf. Balme, *op. c.*, t. I, p. 534.

le Concile de créer de toutes pièces des règles nouvelles. Saint Dominique, ainsi que l'a démontré le P. Balme, emprunta en grande partie ses Constitutions aux Prémontrés. Et rien n'est plus instructif que les modifications apportées par le bienheureux ; on peut affirmer d'une manière générale que les plus importantes concernant les dispenses, le chant, l'office choral, sont justifiées par les nécessités de l'étude.

En possession de ces Constitutions, Dominique reprit le chemin de Rome (septembre 1216). Il multipla les démarches, obtint d'abord une bulle du Saint-Siège contresignée par dix-huit cardinaux confirmant la seule fondation de Toulouse, puis du Pape lui-même, sans doute par une instance personnelle, une seconde bulle d'une importance capitale étendant l'approbation précédente à tout l'Ordre (1) (22 décembre). Ainsi fut institué l'Ordre des Frères Prêcheurs, voué dès sa naissance à la prédication doctrinale contre l'hérésie et par suite réservant une plus grande part à l'étude de la philosophie et de la théologie. Mais toute fondation nouvelle devient immédiatement le point de mire des critiques malveillantes ou simplement inintelligentes. Au début du XIII[e] siècle, subordonner, ne fût-ce que d'une manière restreinte et accidentelle, la psalmodie et le chant de l'office aux nécessités de l'étude, quelle innovation, quel renversement des facteurs ; pour des esprits pieux mais étroits et passionnés, pour des *zelanti*, quel scandale ! Quelques années plus tard, même dans l'Ordre des Prêcheurs, un parti de religieux fervents conçut, et non sans raisons, au sujet de la curiosité scientifique de très vives appréhensions. On aimait à redire comment la très Sainte Vierge avait réprimandé saint Dominique de ce qu'il pré-

(1) Nous admettons après le P. Lacordaire et le P. Balme « qu'il existait dans la cour pontificale une opposition à l'établissement d'un Ordre apostolique ». Saint Dominique par une démarche personnelle auprès du Souverain Pontife a, immédiatement après la « solennité » dans laquelle avait été contresignée la première Bulle, obtenu la seconde bulle très courte qui est donc vraiment un « motu proprio ».

sumait trop de la dialectique pour convaincre les hérétiques. Dans les *Vitae Fratrum* le peu de sympathie qu'on éprouve pour la philosophie est évidente. On y lit seulement comment le bienheureux Père recommandait d'étudier « *dans le livre de la charité* (1) ». Cette attitude d'esprit si estimable en ce qu'elle favorise avant tout l'oraison, l'humilité, la pauvreté, la mortification, ne représente pas cependant complètement, parce qu'elle est légèrement hostile à la science, le véritable esprit si large, si intégral de saint Dominique. Le frère Jean de Navarre, qui avait connu très intimement le Saint à Bologne, témoignait solennellement au procès de canonisation qu'il recommandait constamment aux Frères, non seulement en paroles mais encore par ses *lettres*, l'étude de la théologie et de l'Écriture Sainte. « Je le sais, affirmait le frère, parce que j'ai entendu notre bienheureux Père parler souvent ainsi et que j'ai lu moi-même ses lettres (2). » Une telle estime de la science est rare chez un apôtre et un contemplatif. Parce que durant toute sa jeunesse, son adolescence et une partie de son âge mûr, il s'était adonné courageusement à l'étude, saint Dominique devait, par la suite, toujours en conserver le culte.

* * *

Saint Dominique cependant était né pour l'action, pour la lutte, plus encore que pour l'étude. Quand, après avoir vécu trente-quatre ans cloîtré dans le monastère d'Osma, il fut appelé par Dieu à combattre les hérétiques, son cœur

(1) Cf. *Vitae Fratrum*, pars IV, cap. xxi, « De temptacione curiositatis philosophorum ». Pars II, cap. xxv, « De studio ejus in libris caritatis. »

(2) Cf. *Actes de Bologne* : « Item dixit quod praedictus F. Dominicus saepe monebat et hortabatur Fratres dictis et litteris suis, quod semper studerent in novo et veteri Testamento ; et hoc scit, quia audivit eum illa dicentem et litteras ejus vidit... » (*Acta S.* 4 août, p. 638.) Il est déplorable que ces lettres recommandant l'étude ne nous aient pas été léguées par nos premiers Frères. Cette négligence est impardonnable.

tressaillit d'allégresse, son sang généreux fermenta et bouillonna dans ses veines. Toutes les vertus et habitudes combatives de ses ancêtres, par une sorte de reviviscence, ressuscitaient en lui. Enfin ! il allait pouvoir continuer la lutte que les Guzmans ses aïeux avaient menée contre les Maures. Cette terrible et longue guerre que les chevaliers chrétiens, durant des siècles, livrèrent contre les infidèles, particulièrement dans le nord de l'Espagne, a exercé sur toute la civilisation chrétienne au moyen âge une influence essentielle. La pensée, le caractère, le style, la mystique même au XIII[e] siècle sont foncièrement imprégnés de conceptions, d'images, de tendances guerrières et chevaleresques. Cet état d'esprit est frappant dans la vie et les œuvres de saint Ignace, de sainte Thérèse, à plus forte raison le retrouverons-nous en saint Dominique.

La mission du saint en Languedoc fut dès l'abord une véritable campagne bientôt secondée par une croisade. Durant la bataille de Muret, à quelques pas du champ de bataille, parmi le fracas des armures et les appels des mourants, Dominique, avec les sept évêques et les trois abbés, suppliait Dieu dans l'église à la manière de Moïse et des prophètes, les bras en croix levés vers le ciel, et poussant un si grand mugissement qu'il semblait hurler plutôt que prier (1). Durant et après la croisade, les apôtres qui évangélisaient les régions hérétiques bravaient les plus grands dangers. Le légat Pierre de Castelnau fut massacré par les Albigeois dans un affreux guet-apens. Lorsque les chroniqueurs nous rapportent que Fangeaux était la citadelle du Christ, que Dominique était le héraut de la foi ; lorsque Honorius III, le 22 décembre 1216, dans

(1) « Exemplo Moysis in bello Josue levantes manus in coelum, deprecantes Dominum pro servis, qui se mortis imminentis periculo pro ejus nomine ac fide exponebant ; orantes vero et clamantes in coelum, tantum mugitum pro imminenti angustia emittebant quod ululantes videbantur potius quam orantes » (*Balme*, op. c., t. I, p. 415).

(2) *Ibid.*, t. II, p. 91.

la bulle adressée à son cher fils Dominique confirme l'Ordre, lui prédisant que ses frères seront « les futurs champions de la foi, *pugiles fidei* » ; lorsque le 21 janvier 1217, il encourage le bienheureux et ses premiers compagnons, les qualifiant : « d'invincibles athlètes du Christ, armés du bouclier de la foi et du casque du salut, ne redoutant pas ceux qui peuvent occire le corps, mais brandissant magnanimement contre les ennemis de la foi le verbe divin, glaive plus pénétrant qu'une épée à deux tranchants, *gladio ancipiti* », toutes ces métaphores dont se servent le Pape, les chroniqueurs, et qui nous semblent aujourd'hui pompeuses et archaïques, étaient alors tout actuelles et toutes proches de la réalité. Dominique, le premier des Prêcheurs, fut réellement un invincible chevalier du Christ, n'ayant pas la moindre appréhension de la mort, la moindre crainte « de ceux qui peuvent occire le corps ». Jamais apôtre militant ne se sentit mieux dans sa vocation. Quand il partait pour combattre les ennemis du Christ, il bravait les plus grands dangers, non seulement avec audace, mais avec une sorte d'enthousiasme, d'ivresse spirituelle. Lorsqu'il traversait les villages les plus hostiles, il ne pouvait s'empêcher d'entonner de sa grande voix retentissante, *tubaliter sonantem*, ses hymnes les plus chères. Il claironnait sa foi comme il convient à un héraut du Christ. Terrible et toujours victorieux dans les controverses, il apparut aux populations chrétiennes comme le digne successeur des héros antiques, Roland et le Cid, et les trouvères ne tardèrent pas à le célébrer dans leurs chansons de geste :

Jésus-Christ enlumina
Son cœur et son corps et lui donna
Si grant grâce, ce me semble ;
Quand les gens venoient ensemble
Qui le vouloient regarder
Et dans sa face se mirer,
Ils ne pouvoient, comme le soleil
Qu'on voit si clair et si vermeil.

Ainsi rimait le trouvère picard, et il n'était que « l'écho

de ce qui, au treizième siècle, se chantait partout sur le bienheureux dans la chaumière rustique comme au foyer du manoir féodal (1) ». Personne n'imaginerait plus aujourd'hui au sujet d'un prédicateur une cantilène de ce genre. Mais les mœurs chevaleresques du XIII[e] siècle sont si éloignées des nôtres que nous ne pouvons plus les réaliser même en pensée. Saint Dominique fut à la lettre et en toute réalité un apôtre chevaleresque. Au souverain mépris que ses ancêtres lui avaient légué de la mort, il ajouta la passion la plus ardente, la folie chrétienne du martyre. Quand les sicaires albigeois, apostés à l'orée d'un chemin creux et solitaire, l'attendirent pour le massacrer, le serviteur du Christ, dès qu'il les aperçut, marcha sur eux en précipitant le pas avec tant d'assurance que les meurtriers déconcertés demeurèrent immobiles. « Qu'aurais-tu fait, lui demandèrent-ils ensuite, si nous t'avions frappé? » Il leur répondit : « Je vous aurais prié de ne pas me tuer d'un seul coup, mais de me tailler les membres l'un après l'autre, de m'arracher les deux yeux, et de me laisser rouler comme un tronc sans branches dans une mare de sang. » (2) Le caractère de saint Dominique ordinairement paisible et affable recélait et déployait dans les conjonctures tragiques une sombre et terrible énergie espagnole. Le patriarche de tant d'inquisiteurs ne cueillit pas cependant la palme du martyre, il la laissa sur le bord du chemin à ses fils, à Pierre de Vérone († 1252) et à d'autres. Il passa. Il avait encore une longue route à parcourir.

(1) *Cartulaire*, t. I, p. 58 ; voir, p. 501, le texte des vers que nous avons légèrement modifié et rajeuni. Le P. Balme ajoute judicieusement : « Il fallait que, même dans le Nord de la France, saint Dominique fût très populaire, pour qu'un trouvère eût ainsi l'idée de composer, avec la vie du saint, une chanson de geste. »

(2) *Jourdain de Saxe*, op. c. : « Rogassem vos, inquit, ne repentinis me subito perimereris vulneribus ; sed successiva mutilatione membrorum protraheretis martyrium ; dehinc autem ostensis ante oculos meos detruncatis membrorum particulis et erutis postmodum oculis truncum reliquum relinqueretis in hunc modum suo sanguine volutantem... » *Acta Sanctorum*, p. 549.

Nous ne savons si la chrétienté connut jamais de plus prodigieux marcheur que saint Dominique. On est étonné de constater avec quelle aisance il entreprenait les plus longs voyages, avec quelle célérité il traversait la France et l'Italie. Comme il mendiait sa nourriturs dans les bourgades et étanchait sa soif aux sources d'eau pure, les préparatifs n'étaient pas onéreux. Le bissac du pauvre dans lequel il plaçait d'un côté les Épîtres de saint Paul et l'Évangile selon saint Matthieu, de l'autre quelques morceaux de pain, ne pesait guère sur son épaule, il était robuste, souple et léger, il marchait vite. On connaît sans doute le portrait immortel que le P. Lacordaire a tracé de Dominique apôtre : « Il voyageait à pied, un bâton à la main, un paquet de hardes sur les épaules. Quand il était hors des lieux habités, il ôtait sa chaussure et marchait nu-pieds. Si quelque pierre le blessait en chemin, il disait en riant : « Voilà notre pénitence (1). » Allant ainsi, il sillonna l'Europe chrétienne en tous sens, dispersant ses disciples, les semant de préférence dans les grandes villes et les autres centres universitaires.

Dès l'an 1217, ayant obtenu du pape les autorisations nécessaires, il se voua entièrement à la propagation et à l'organisation de son Ordre. Le 15 août de la même année, dans l'église de Prouille, Dominique, transporté par une inspiration prophétique, annonça à la population vainement évangélisée depuis tant d'années, les fléaux qui allaient fondre sur elle : « Là où n'a valu la bénédiction, vaudra le bâton, *Ou non valsenh agols, val bagols*... Un grand nombre d'entre vous périront par le

(1) *Vie de Saint Dominique*, p. 244. — Le Frère Bonvisi, dans sa déposition, rapporte ce trait significatif, vécu : que le bienheureux ne consentait pas à laisser porter ses chaussures. Aller à pied a été d'abord comme un point de règle pour le frère Prêcheur ; il ne devait pas être monté. C'est pourquoi l'évêque Foulques, dans l'autorisation qu'il donna dans son diocèse en juillet 1215 aux Prêcheurs, loue : « Dominicum et socios ejus, qui, in paupertate evangelica, pedites religiose proposuerunt incedere... » Les premiers frères, a-t-on traduit, étaient les fantassins de la prédication.

glaive, les tours seront démolies, les murailles jetées par terre, et vous serez réduits en servitude. C'est ainsi que *bagols*, le bâton, vaudra où n'a pas prévalu la bénédiction. » Après cette prophétie de malédictions proférée d'une voix tonnante et avec la souveraine autorité d'un thaumaturge, le bienheureux Père proclama la décision qu'il avait prise de disperser ses disciples de par le monde. C'est en vain que le comte Simon de Montfort, l'archevêque de Narbonne et l'évêque de Toulouse s'efforcèrent de lui faire retirer sa déclaration. Jamais, dit Jourdain de Saxe, l'homme de Dieu ne revenait sur une décision arrêtée. Il partagea donc la chrétienté entre ses fils. Deux partiraient pour Toulouse, quatre pour Madrid, six et un frère convers pour Paris; quant à lui-même, avec Etienne de Metz, il se réservait Rome et l'Italie. La sublime audace de saint Dominique dispersant ses disciples fut un coup de génie. L'hérésie comme un monstre aux têtes multiples avait poussé des prolongements vitaux dans les plus grandes villes de la chrétienté; il était donc vain de prétendre l'étouffer en la combattant seulement à Toulouse et dans le Languedoc, c'était partout à la fois qu'il fallait l'étreindre. Les frères partirent donc pour leurs destinations respectives. Le bienheureux Père, avant de quitter le Languedoc, assura par de nombreuses négociations la subsistance de ses chères filles de Prouille. Il attachait autant d'importance à l'existence des Sœurs qu'à la conquête d'une province. La preuve en est qu'il laissa deux religieux à Prouille, Noël et Guillaume Claret. Tandis que les frères combattraient, les Sœurs feraient oraison et pénitence; ainsi, par leurs efforts concertés, ils convertiraient le monde.

Tout étant ainsi réglé, Dominique partit pour Rome avec son fidèle Etienne de Metz. Il était alors âgé de quarante-huit ans, jouissait de la plénitude du génie et de la sainteté. Comme s'il eût pressenti sa fin prochaine, il se hâta d'entreprendre et d'exécuter. L'histoire même a peine

(1) *Balme*, op. c., t. I, p. 169.

à le suivre. Dans la seconde quinzaine de décembre 1217, il se trouvait encore en Languedoc. Il traverse la France, franchit les Alpes, prêche à Milan, à Bologne, recrute quatre nouveaux disciples, et, moins de trois semaines après arrive à Rome. Il est fréquemment reçu par Honorius, lui expose les besoins de son Ordre. Il prêche à Saint-Marc et les autres églises avec un succès si extraordinaire que le peuple déchire ses vêtements pour s'en faire des reliques. Il fonde le couvent de Saint-Sixte. Les religieux étaient déjà quarante. Il en détache cinq et les envoie à Bologne. Pour rendre de tels prodiges vraisemblables, il convient de remarquer que Dominique ne se manifestait pas seulement comme un orateur irrésistible, mais comme un thaumaturge, qui multiplie les prodiges, lit dans les âmes, guérit les malades, ressuscite les morts. Doué d'une puissance d'esprit prodigieuse, il mène de front les négociations les plus diverses. Il obtient des bulles du pape en faveur des frères de Paris, du couvent de Prouille. Et tous ces soucis ne l'empêchent pas, durant le carême 1218, d'interpréter l'Apocalypse dans l'*Aula* du Seigneur Pape avec une telle maîtrise, que la voix publique sanctionnée par l'autorité ecclésiastique l'acclame : Maître du Sacré Palais (1).

Après neuf mois environ passés à Rome, jugeant la fondation de Saint-Sixte désormais assurée, il reprend sa besace et son bâton et part pour la visite de ses couvents. En novembre il est à Bologne, console les frères éprouvés par les insuccès et la misère, et leur annonce l'arrivée de frère Réginald (2). La présence de ce dernier allait changer

(1) Le plus autorisé témoin de cette tradition est saint Antonin. Les Bollandistes, d'ordinaire assez rigoureux au sujet des traditions concernant le saint, écrivent : « Certe nemo dubitare potest, quin S. Dominicus in sacra Scriptura fuerit versatissimus, ut aliunde colligitur ex assiduo illius studio... Hinc facile admittimus Sanctum, epistolas Pauli in palatio Pontificis interpretatum esse, atque ab illo loco communiter Magistrum sacri palatii appellatum fuisse... » *Op. c.*, p. 164.

(2) Les Frères de Bologne se souvenaient du réconfort apporté par

la face des choses, tant il est vrai qu'il faut au moins une personnalité supérieure pour qu'un couvent ressuscite et progresse. Mais saint Dominique avait déjà quitté Bologne, traversé les Alpes, et il arrivait à Prouille. Il s'arrête quelques jours auprès des filles aînées de son Ordre, envoie deux religieux fonder un couvent dans la ville de Lyon, qui était alors un des principaux foyers de l'hérésie vaudoise, puis il prend le chemin de l'Espagne. Au plus fort de l'hiver, il franchit les Pyrénées par le col de Roncevaux, vient à Burgos présenter au roi Ferdinand pour ses frères les lettres de créance. Il repart, parcourt les lieux témoins de son enfance, prêche une sorte de mission à Ségovie, y fonde le couvent de Sainte-Croix, pénètre jusqu'au cœur de l'Espagne, fonde un autre couvent à Madrid. Cela fait, il revient en arrière et se dirige vers la France par Guadalajara. Les disciples qui l'accompagnent, lassés par ces courses incessantes, l'abandonnent, sauf trois dont un religieux de chœur et, à la gloire des frères convers, deux d'entre eux. « Voulez-vous aussi vous en aller ? » leur dit saint Dominique. « A Dieu ne plaise, répondirent-ils dans leur héroïque simplicité, que nous quittions le chef pour suivre les pieds (1). »

De retour à Prouille, saint Dominique ne tarda pas à se diriger sur Paris par le sanctuaire de Roc-Amadour ; il avait hâte de constater par lui-même tout le bien qu'on lui avait rapporté du couvent de Saint-Jacques. La fondation, en effet, sous la direction de deux hommes éminents, l'abbé de l'Ordre, Mathieu de France, et le lecteur, Michel de Fabra, s'était solidement implantée et avait rapidement prospéré. Le couvent était florissant comme un églantier au plus fort du printemps. Trente religieux de chœur groupés autour de leur prieur formaient une magnifique couronne de roses blanches. Tous accueillirent à son arrivée

saint Dominique, ils l'appellent un consolateur éminent, « consolator fratrum magis quam aliquis ». Déposition du frère Etienne, *op. c.*, p. 642.

(1) *Balme*, op. c., t. II, p. 241.

le bienheureux Père avec des sentiments de joie et de piété filiale. C'était vraiment un beau couvent que le couvent de Saint-Jacques. Mais, hélas! saint Dominique était un impitoyable semeur. Sa maxime d'administration la plus générale était : qu'il faut parsemer le grain dans les sillons où il fructifie et non l'entasser dans les greniers où il pourrit. Après avoir prêché aux frères une sorte de retraite où il leur inculqua son esprit, le fondateur les dispersa aux quatre vents du ciel. Il assigna les uns à Reims, d'autre successivement à Limoges, Metz, Poitiers, Orléans. Le frère Pierre Seïla, désigné pour la fondation de Limoges, tenta, les larmes aux yeux, de s'en faire dispenser; il ne possédait « qu'un cahier des homélies du bienheureux Grégoire ». — « Va, va, mon fils, lui dit saint Dominique, deux fois le jour je prierai pour toi, tu feras beaucoup de bien. » Et il lui donna sa bénédiction.

Le frère Seïla partit pour Limoges, et en même temps, le bienheureux Dominique, accompagné d'un religieux et d'un frère convers, reprit le chemin de l'Italie. Il passe par Dôle, Lausanne, laisse dans une de ces villes le religieux de chœur, et, suivi du seul frère convers, commence l'escalade du Simplon. Dans cette traversée des Alpes, le frère Jean exténué, mourant de faim, se laissa choir, ne pouvant plus faire un pas ; par miracle un morceau de pain presque aussi blanc que la neige se trouva tout à coup à portée de sa main. Saint Dominique, cet apôtre à la stature médiocre, mais souple, nerveux, soutenu d'ailleurs par une volonté indomptable, était d'une résistance prodigieuse à la fatigue. Il était le Père, il n'avait pas le droit d'être las, ni d'avoir faim. Frère Jean mangea seul le morceau de pain tombé du ciel, et tous deux, continuant leur route, descendirent vers Milan, puis arrivèrent vers Bologne. Il y avait environ huit mois seulement que saint Dominique avait quitté cette ville. Si nous pouvions évaluer tout ce que ces huit mois représentent de travaux, nous serions confondus et nous nous inclinerions très bas devant cette puissance d'action absolument extraordinaire, surnaturelle.

*
* *

Quand on s'est efforcé d'accompagner durant quelques mois saint Dominique dans ses pérégrinations, ses marches et démarches, on se demande comment cet infatigable apôtre a pu trouver encore le loisir et la force d'être un mystique, un ascète, un saint. Les relations de ses disciples les plus intimes, les mieux renseignés, ne laissent aucun doute à ce sujet. La science, le génie de l'action et de l'administration furent les aptitudes les plus extérieures de saint Dominique, celles qui le mettaient en communication avec le monde. Les demeures les plus intimes de son âme, les plus profondes, les plus vastes, les plus lumineuses, les plus ornées de pierres précieuses, furent celles de la prière, de la méditation, de l'oraison, de l'union à Dieu. Dans cette ultime demeure de l'Union, la plus sereine, la plus silencieuse, la pensée de son cœur veillait toujours auprès de Jésus ainsi que la flamme rouge du sanctuaire. Saint Dominique s'était imposé comme l'une des principales sauvegardes de sa vie spirituelle de ne jamais s'entretenir que de Dieu ou avec Dieu. Sa conversation s'exerçait sur les sujets les plus élevés, dogme, morale, Ecriture Sainte, salut des âmes, théologie mystique (1). Il fut l'un des quelques hommes au monde qui surent converser. Ajoutons au don de la parole, de la science, le charme de la personne, la distinction aristocratique, le prestige de la sainteté, et cette lumière qui émanait de son front, et nous admettrons aisément, selon l'expression du bienheureux Jourdain, qu'on avait peine à se détacher de saint Dominique quand on avait commencé à causer avec lui. Le saint avait conscience du charme édifiant de sa conversation. Après avoir prié la nuit durant au sanctuaire de Roc-Amadour, Dominique avec le frère Bertrand

(1) Déposition de frère Ventura, prieur de Bologne : « Item dixit quod eundo per viam... semper volebat vel disputare de Deo, vel docere, vel legere, vel orare... » *Acta Sanctorum*, p. 633.

marchait allègrement sur Orléans et Paris. Tous deux selon leur coutume chantaient alternativement les versets des psaumes et des litanies. Ils dépassèrent des pèlerins allemands qui, admirant la piété et l'entrain de ces Prêcheurs, se mirent à les suivre. Arrivés le soir à la ville, ils les prièrent de demeurer avec eux. Le deuxième jour, Dominique dit à son compagnon : « Frère Bertrand, j'ai sur la conscience que nous moissonnions le temporel de ces pèlerins sans pouvoir semer en eux le spirituel. C'est pourquoi, s'il vous plaît, prions à genoux le Seigneur qu'il nous donne d'entendre et de parler leur langue, afin que nous puissions leur annoncer le Seigneur Jésus (1) »... Le miracle s'accomplit, et durant quatre jours saint Dominique les entretint des mystères de la foi avec une telle onction et une telle sublimité que les pèlerins perdaient conscience de la route, tant leur âme était transportée et leur cœur ardent (1). Les profanes ne peuvent pas soupçonner à quel point les conversations mystiques passionnent les personnes vouées à la perfection.

Cependant parler avec les hommes, fût-ce exclusivement de Dieu, ne pouvait suffire au bienheureux Dominique. Après avoir pendant des heures charmé et édifié ses compagnons de route, il les priait d'aller un peu de l'avant et il les suivait à quelques centaines de pas en arrière, faisant oraison, s'entretenant seul à seul avec le divin Maître. Il entrait dans un colloque si intime avec Jésus que dans sa ferveur il parlait tout haut et esquissait des gestes involontaires, « comme d'écarter de la main des étincelles ou de chasser des mouches (2) ». Après une heure ou plus de cette méditation intime et fervente, il pressait le pas, rejoignait les frères, leur proposait de chanter des cantiques spirituels, et lui-même entonnait quelqu'une des ses hymnes préférées, l'*Ave maris Stella*, le *Veni Creator*. Les

(1) Gérard de Frachet, *Vitae Fratrum*, cap. x.

(2) « Et hic inerat ei in tali oratione gestus ac si abigeret favillas aut muscas a facie sua » (*Thierry d'Apolda*, op. c., cap. xxxiv).

pèlerins à pied ont toujours beaucoup chanté. La grande voix noble de saint Dominique et de ses premiers fils a retenti sur toutes les grandes routes d'Espagne, de France et d'Italie et en a fait sonner tous les échos.

Ainsi la vie apostolique de saint Dominique soigneusement irriguée par les prières, les méditations, les entretiens mystiques, baignait tout entière dans un fonds d'oraison, de grâces surnaturelles. C'est pourquoi, lorsque après un long voyage, le bienheureux Père arrivait à l'un des couvents de l'Ordre, il ne lui était pas nécessaire de se recueillir avant d'adresser la parole aux frères. Sur-le-champ il faisait rassembler le chapitre et il n'avait besoin que d'entr'ouvrir les lèvres pour laisser couler à flots de son âme les plus suaves exhortations mystiques et morales.

Or, ces journées de saint Dominique si remplies, si harassantes, préludaient à des nuits pleines de divins mystères et surnaturellement lumineuses. Plus on pénètre avant dans le secrets des saints, et plus leurs vies se révèlent extraordinaires ; l'impossible devient la réalité et la raison humaine demeure confondue. Après avoir combattu tout le jour, saint Dominique, la nuit et quelquefois jusqu'à l'aurore, combattait comme Jacob avec l'ange du Seigneur. Les témoignages en sont multiples et incontestables, l'oraison nocturne de saint Dominique était d'abord une sorte de combat. Déjà à Osma on percevait la nuit à travers la porte de sa cellule les gémissements qu'il poussait pour la conversion des pécheurs. A certains moments, de sa poitrine oppressée sortaient comme des rugissements mal contenus qui se répercutaient jusqu'aux extrémités du dormitorium, « les frères qui reposaient dans le voisinage en étaient éveillés et quelques-uns émus jusqu'aux larmes (1) ». Dominique dans l'église ou la cha-

(1) « Quia post Completorium et orationem communiter factam a Fratribus, faciebat nos intrare dormitorium, et ipse remanebat in ecclesia in oratione ; et in nocte, dum orabat, ad tantum gemitum et planctum prorumpebat et movebatur, quod Fratres, qui erant in vicino, excitabantur a somno, et quidam eorum ad lacrymas commo-

pelle parcourait tour à tour et lentement les autels dans une sorte de ronde sans fin, s'inclinant, s'agenouillant, se prosternant devant les statues ou images des saints, le tout jusqu'à cent fois, *sive centies*. Plus rarement, lorsqu'il désirait obtenir une faveur extraordinaire, il priait les mains élevées et jointes au-dessus de la tête, le corps tendu ainsi « qu'une flèche lancée vers le ciel par un arc divin (1) ». Comme toutes ces génuflexions, ces attitudes orantes ne pouvaient toujours pas assouvir sa soif inextinguible de sacrifice et d'amour, il se retirait dans quelque coin écarté du cloître, détachait la chaîne de fer qu'il portait autour de ses reins et commençait à se donner une terrible discipline, il frappait sur son dos dénudé comme un forgeron sur une enclume, et les gouttelettes de pourpre ne tardaient pas à jaillir comme des étincelles. Apaisé, il revenait adorer Jésus, le divin Maître, et il se tenait alors immobile devant l'autel. C'est là que Dieu l'attendait. L'esprit fondait sur lui, le saisissait, l'enlevait dans ses serres et le transportait jusqu'au troisième ciel. Plus d'une fois les disciples virent leur bienheureux Père transfiguré, rayonnant. De quelles révélations était-il favorisé en de telles extases? Sans doute n'aurait-il pu lui-même le dire, de tels mystères étant essentiellement ineffables.

Saint Dominique n'a pas laissé, comme saint Ignace de Loyola et sainte Thérèse, un traité, une méthode d'oraison, et, s'il ne l'a point fait, c'est sans doute faute de loisirs, mais c'est aussi parce que sa prière était toute active, qu'il passait soudain à la plus haute contemplation, sans y apporter d'art, de manière et encore moins d'artifice. Pas plus que l'apôtre saint Paul, avec qui il présente tant d'affinités et à qui il avait voué un culte de prédilection, saint

vebantur. » (*Acta S.*, p. 641). Déposition de frère Etienne, prieur provincial de Lombardie.

(1) « Inveniebatur nihilominus saepe in orando erigi totus ad coelum, per modum sagittae electae de arcu extenso projectae, sursum in directum elevatis manibus supra caput fortiter extensis atque conjunctis invicem... » (Thierry d'Apolda, *Acta S.*, p. 631.)

Dominique n'apporta jamais dans l'oraison de méthode rigoureuse, il priait d'intuition, de génie. De même que, dans le domaine de l'art et de la science, il se rencontre des génies créateurs qui, selon l'expression excessive de Pascal, se moquent des règles, ainsi dans l'ordre surnaturel et mystique se trouve-t-il des âmes surnaturellement douées qui atteignent aux plus hauts degrés de l'oraison, de l'union, sans suivre les règles de la méditation commune avec ses préludes, ses divisions, sa conclusion.

Le mysticisme de saint Dominique, nous devons nous y attendre, était doublé d'un ascétisme impitoyable. Car la sainteté est comme une médaille d'or, dont l'endroit est le mysticisme, mais dont le revers est l'ascétisme. Les livres de chevet du bienheureux furent toujours les *Conférences* de Cassien et les *Vies des Pères du désert*. Il relisait incessamment les enseignements des ascètes et il s'exerçait, par une sainte émulation, à égaler leurs austérités. Il portait l'hiver comme l'été la même vieille tunique rapiécée. Même dans ses pérégrinations il était d'une sobriété incroyable, n'acceptant jamais qu'un pain et un potage, passant tout le carême au pain et à l'eau. Il couchait sur la dure, fréquemment au pied des lits moelleux que des mains attendries et délicates lui avaient préparés. Il se donnait chaque jour la discipline, il se flagellait jusqu'au sang durant des *miserere*. Cependant, comme il s'estimait trop compatissant pour son propre corps, il avait fréquemment recours au bras plus fort de quelque disciple plus jeune et il se faisait discipliner « avec une chaîne de fer à trois branches (1) ». La tradition a conservé en Espagne, à Ségovie, dans une grotte aujourd'hui convertie en sanctuaire, le souvenir des murailles que le bienheureux avait ensanglantées.

(1) « Item majores disciplinas in corpore suo accipiebat et frequentiores... et idem magister Dominicus faciebat se disciplinari, et etiam se disciplinabat cum catena ferrea, quae habebat tres ramos... et dixit hoc se audivisse a Fratribus, qui ei disciplinas dederunt... » (*Acta S.*, p. 637.)

Mais par-dessus toutes les vertus ascétiques, il en fut une que saint Dominique pratiqua et légua à ses fils en apanage : la sainte pauvreté. Il ne détestait, il ne redoutait rien tant que le luxe, le train de vie, la beauté des couvents, et tout ce qui discrédite, aux yeux du monde, la sainte prédication. Dans la vie des apôtres, des fondateurs d'ordre, certaines expériences. certaines leçons de choses éprouvées au début de leur mission, demeurent toujours dans la suite présentes à leur mémoire comme des points fixes et lumineux. Saint Dominique conserva toujours le souvenir de ces abbés de Cîteaux, pieux, doctes, zélés, et qui n'avaient obtenu aucun résultat dans leur prédication en Languedoc, parce qu'ils ne possédaient ni les réalités ni les apparences de la pauvreté évangélique. C'est pourquoi au chapitre général de Bologne il fit décréter que les Frères Prêcheurs renonçaient à jamais à toute possession. En somme, ce que saint Dominique apportait de nouveau. c'était la prédication par la science et par la pauvreté; il savait bien que quelques-uns parmi ses fils négligeraient l'étude assidue de la théologie et de l'Écriture, mais il redoutait bien davantage que beaucoup d'entre eux pour des raisons spécieuses ne fussent des apostats de la pauvreté. C'est pourquoi sur cette vertu il se montra, surtout à la fin de sa vie, d'un rigorisme et d'une intransigeance dont il n'était pas coutumier, et qui donnent d'autant plus à réfléchir. Aux deux chapitres généraux de Bologne 1220, 1221, le saint fondateur avait déjà constaté du relâchement chez ses fils concernant la pauvreté, et il avait dû se dresser de toute sa grandeur contre l'invasion des richesses. La victoire qu'il remporta ne lui parut pas si assurée et définitive qu'il ne gardât à ce sujet de vives inquiétudes. Sur son lit d'agonie, recommandant le pauvreté à ses fils, il s'échauffa et, dans un accès de zèle, se soulevant à demi sur sa couche, il maudit et appela la malédiction divine sur les frères qui introduiraient indûment les richesses dans son Ordre (1).

(1) Certains frères, prieurs, aumôniers des sœurs, avaient estimé

Saint Dominique avait le droit d'être sévère, car, durant toute sa vie et jusque dans ses derniers moments, il donna l'exemple de la plus stricte pauvreté. Dès qu'il se sentit gravement atteint, incapable désormais de se soutenir, il se coucha dans le réduit obscur qui lui servait de tanière (1). On le transporta dans la cellule du frère Moneta, puis, quelques jours plus tard, sur la colline de Sainte-Marie-du-Mont, où l'air était plus pur. Mais le serviteur de Dieu était foncièrement épuisé, le zèle de la maison de Dieu l'avait consumé jusqu'aux moindres fibres de sa chair, jusqu'à la moelle de ses os. Il se rendit compte le premier que tout réaction contre la fièvre qui l'emportait était impossible. Il ne songea plus qu'à la mort. Il demanda qu'on rassemblât les frères autour de lui. Le Prieur avec vingt religieux monta à Sainte-Marie. Le bienheureux Père voulut prêcher une dernière fois, et de sa couche il leur adressa le plus éloquent et le plus émouvant de ses sermons. Ayant entendu rapporter que le moine, dont l'église dépendait, songeait à lui réserver un caveau dans

tout à fait illogique et inconfortable de se rendre à pied au chapitre de Bologne, alors que des personnes dévouées mettaient gracieusement à leur disposition des montures. Ils vinrent donc sur des chevaux, des mules ou des bourriques. Quand saint Dominique l'apprit, il fut saisi d'une sainte indignation et il ordonna à ses disciples les plus zélés d'aller perquisitionner dans les écuries des moindres auberges. Il fit vendre à l'encan sur la place publique les montures avec tout le harnois. On se souvenait encore à Bologne deux siècles plus tard du dénoûment inattendu qui avait mis fin à l'équipée des Frères. La malédiction de saint Dominique proférée sur le lit de mort contre les frères riches, n'est pas attestée par des témoins auriculaires, mais par une tradition remontant à Humbert de Romans. Sans en contester l'authenticité, nous craignons que les paroles de notre bienheureux Père n'aient été quelque peu altérées. Il n'en reste pas moins qu'il a réprouvé et maudit les richesses.

(1) C'est un fait que saint Dominique n'avait pas de lit; le frère Jean de Navarre l'affirmait au procès de canonisation, et comme les enquêteurs lui demandaient comment il le savait, il répondit : « S'il avait eu un lit, je l'aurais bien trouvé, l'ayant soigneusement cherché. *Si lectum proprium habuisset, bene scivisset, maxime cum studiosus fuit in quaerendo.* » *Acta S.*, p. 639.

le sanctuaire, le bienheureux Père exprima la volonté formelle d'être enseveli sous les pieds de ses frères. Le prieur étonné, craignant d'avoir mal entendu, lui demanda où il désirait être inhumé ; il répondit d'une voix distincte : « sous les pieds de mes frères ». Les religieux le ramenèrent donc au couvent de Saint-Nicolas sur une civière, craignant à chaque secousse de le voir expirer, « *timentes ne in via moreretur* (1) ». Quand on fut arrivé au couvent, le frère Dominique se reposa pendant un longue heure, puis il fit appeler le Prieur et lui dit : « Préparez-vous. » Et comme le Prieur avec les frères étaient prêts pour la recommandation de l'âme, il leur dit : « Attendez encore un peu. » Alors le Prieur au nom de tous : « Père, vous savez comment votre départ nous laisse tristes et désolés ; souvenez-vous de nous quand vous serez auprès du Seigneur. » Le frère Dominique, levant les yeux et les mains vers le ciel, dit : « Père saint, parce que j'ai persévéré volontiers dans ta volonté et que j'ai gardé et conservé ceux que tu m'as donnés, je te les recommande, garde et conserve-les. » Les frères tous ensemble se rappelant à lui, il leur répondit : « Je vous serai plus utile après la mort que je ne le fus durant ma vie. » Il s'écoula encore un peu de temps ; puis, sentant que sa fin approchait, il dit à voix basse au Prieur : « Commencez ». Alors ils commencèrent à psalmodier les prières pour la recommandation de l'âme. Le bienheureux Père, qui conservait toute sa connaissance, s'efforçait de suivre et même de prononcer les paroles, mais hélas ! il avait complètement perdu l'usage de cette grande voix sonore qui avait porté le nom de Jésus aux foules les plus nombreuses ; on ne distinguait plus que le balbutiement de ses lèvres. Au moment où les frères commençaient le *Subvenite* : « Venez à son aide, saints de Dieu, accourez au-devant de lui, anges du Seigneur ; recevant son âme,

(1) Ce récit concernant les derniers moments de saint Dominique est la traduction presque littérale de la relation faite au procès de canonisation par le prieur de Bologne, frère Ventura.

faites-en l'offrande au Très-Haut », le bienheureux Dominique rendit son âme à Dieu. C'était en l'année 1221, il avait cinquante et un ans.

*
* *

Tel fut Dominique de Guzman, patriarche et fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Ce qui le caractérise avant tout, c'est l'accord, l'harmonieuse synthèse des vertus apparemment les plus contraires : la douceur avec l'énergie, l'amour de l'étude avec celui de l'action, le génie de la contemplation avec l'esprit d'organisation. De là une figure d'apôtre si heureusement pondérée et si puissante que pour en retrouver l'équivalent, il faut le comparer aux plus grands, à saint Bernard, à saint Paul. Il est remarquable aussi que saint Dominique, depuis son enfance jusqu'à sa mort, a suivi une voie, une trajectoire admirablement droite, sans retours en arrière, sans déviations d'aucune sorte. Doué d'une intelligence très ouverte, d'un cœur affectueux, d'une énergie extrême, il n'a jamais abondé en un sens unique, il a toujours gardé un équilibre parfait, il a su se défendre toujours des curiosités inquiètes, des tendresses excessives et des hardiesses téméraires. Il n'a pas été poète comme saint Grégoire de Nazianze ou saint François d'Assise, ni écrivain comme saint Augustin, mais il a été théologien, orateur, apôtre, ascète, mystique et saint. Les premières impulsions inculquées à un Ordre religieux par le fondateur ont une importance capitale; par un phénomène de filiation morale assez mystérieux, elles se transmettent aux générations suivantes, se différenciant et s'épanouissant tout spécialement chez quelques individus éminents. L'impulsion donnée par saint Dominique à l'étude devait un jour engendrer le bienheureux Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin; le don des prophéties et des miracles devait se retrouver à un degré éminent dans le grand thaumaturge saint Vincent Ferrier; l'ascétisme et le mysticisme seraient

représentés par le bienheureux Henri Suso, sainte Catherine de Sienne et tant d'autres. Ainsi les plus illustres parmi les fils et les filles de saint Dominique ont porté à leur plus haut point de perfection et de splendeur quelqu'un des rayons qui composaient la figure lumineuse de leur Père. Quelques-uns ont pu être de plus grands théologiens, ou des orateurs plus prestigieux, mais aucun n'a été apôtre plus complet, plus puissant, plus saint. Dominique de Guzman est incontestablement une des personnalités les plus éminentes que nous présente l'histoire de l'Église.

H. Petitot.

Le développement historique de la spiritualité dominicaine

Notre but dans ce chapitre est d'exposer succinctement, dans ses grandes lignes, le développement historique de la spiritualité dominicaine.

I

La vie spirituelle dans l'Ordre de Saint-Dominique date des premiers jours de son existence (1216). Personne plus que le Patriarche des Prêcheurs n'était convaincu que la vie intérieure est « l'âme de tout apostolat ». Saint Dominique fut le premier à instruire ses enfants dans les voies de Dieu. Il puisa sa doctrine aux meilleures sources : l'Évangile, les épîtres de saint Paul, l'office divin. Il leur donna, comme cadre de vie religieuse, la Règle de saint Augustin toute pénétrée de l'esprit évangélique, où la souveraine importance de la divine charité, pièce maîtresse de tout l'organisme surnaturel, est solennellement affirmée dès le début et maintenue jusqu'à la fin. Dans ce cadre, il glissa, avec une singulière prudence, ses propres Constitutions, les observances monastiques, destinées à affranchir l'âme de ses fils du joug de la chair et de la volonté propre. Par ses préceptes touchant les austérités corporelles, la prière et l'étude, il orienta franchement l'Ordre qu'il venait d'établir vers une vie de contemplation, ajoutant, comme caractéristique propre, qu'il ne pouvait en garder les fruits et l'onction pour lui-même, mais devait les déver-

ser sans mesure dans les âmes des fidèles et des infidèles. Saint Dominique fut un mystique, « l'égal des grands mystiques » ; par sa sage législation, il jeta les fondements durables d'une organisation de vie mystique qui a subsisté et s'est développée de siècle en siècle.

Intellectuel de race, comblé des dons de l'esprit, le Patriarche des Prêcheurs avait mis à la base de la vie spirituelle dominicaine la solidité de la doctrine et de la sagesse d'En-Haut. Ses fils ne s'écarteront jamais de cette norme très sûre. Le B^x^ Jourdain de Saxe, en qui avait passé l'âme lumineuse et tendre de saint Dominique, se consacra tout entier à l'extension de l'œuvre spirituelle qui reposait sur lui. Il écrivait souvent des lettres, pleines de sages exhortations et des plus douces consolations, tantôt à l'Ordre entier et aux provinces, tantôt aux couvents et aux Frères qu'il ne pouvait pas visiter. Quel pur et éclatant joyau que la collection des lettres spirituelles adressées aux Sœurs de Sainte-Agnès à Bologne ! Il veut leur assurer « la rosée de la grâce dans le chemin de la charité et dans la patrie de la lumière le torrent des délices infinies ». Il confie leurs âmes à la direction de l'Esprit de vérité, leur inspire un amour enthousiaste et généreux de l'Époux invisible. Car, « le cœur qui ne possède pas le Christ ressemble à la paille qui n'a pas de grain ». Il les exhorte à un combat viril et incessant, à l'humilité dans les consolations, à la patience dans les souffrances, au progrès dans toutes les vertus spirituelles ; et sa direction élevée emprunte à la discrétion sa sage mesure : « Mettez-vous en garde contre tout excès, ne cesse-t-il de leur redire, soyez modérées en tout et pour tout, afin d'acquérir la sagesse ; seul l'Amour divin ne connaît ni excès ni mesure. »

Jourdain de Saxe et ses successeurs, Raymond de Pennafort et Jean le Teutonique, perfectionnèrent l'œuvre législative du saint fondateur. *Ingressum domus et atrii amplificaverunt.* Humbert de Romans, cinquième maître général (1254-1263), en donna un commentaire lumineux, authentique et pratique. « Œuvre digne des plus grands

éloges, où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer : la précision ou la sécurité de la doctrine, le tact ou la bonhomie toujours heureuse, souvent spirituelle, de l'expression. » A ce commentaire, Humbert ajouta des ouvrages spirituels de première importance et dont le contenu était à la portée des plus faibles. Moraliste parfait, doué d'un bon sens religieux remarquable, usant d'un langage clair, simple, où abondent les anecdotes et les exemples, il marche à la tête des écrivains ascétiques de l'Ordre.

Grâce à la direction de pareils chefs, les couvents dominicains devinrent des foyers de vie religieuse intense, des « maisons de Dieu », remplies d'une atmosphère céleste, où les Anges et les Saints aimaient à passer et à apporter les délices de leurs consolations. L'histoire des couvents de Prouille, de Saint-Sixte, de Sainte-Agnès en témoigne, et les *Vies des Frères* nous racontent à chaque page les merveilles de la grâce opérées dans l'âme des premiers Dominicains.

2. L'action pénétrante des législateurs fut admirablement soutenue et éclairée par la doctrine qu'enseignaient, dans leurs écoles, les Maîtres des Prêcheurs, et que, suivant la nécessité de l'heure, ils savaient défendre bravement contre toute attaque jalouse ou furieuse venue du dehors. Un des premiers professeurs de l'Ordre à l'Université de Paris fut Hugues de Saint-Cher. Il commenta toute la Bible. Non content de donner une explication littérale des saints Livres, il s'attacha de plus à exciter les cœurs à la dévotion et à former des âmes apostoliques. Une main pieuse a extrait de ce commentaire un véritable traité pratique de spiritualité : *De Vita spirituali* (Rome, Pustet, 1920), divisé en quatre livres : De la vie purgative, De la vie illuminative, De la vie unitive, et De la vie spirituelle des prêtres. Hugues de Saint-Cher écrivit aussi un traité *de Sacrificio Missae*, qui n'a pas eu, à ma connaissance, les honneurs de l'impression, mais subsiste encore à l'état de manuscrit.

Un souffle de profonde piété anime l'œuvre théologique

d'Albert le Grand. Selon le témoignage d'un contemporain, il convertit en prières le manuel théologique de l'époque, les *Sentences* de Pierre Lombard. Les paraphrases des Livres Saints sont riches en maximes spirituelles et en conseils pratiques. Les sermons dont nous possédons quatre séries développent dans un langage simple les plus profonds mystères de la foi et exhortent les âmes à pratiquer résolument la vie chrétienne. Ses oraisons sur les Évangiles des dimanches sont des élévations ardentes de son âme au Christ et de vives supplications pour être délivré de tout mal et revêtu des splendeurs de la vertu. Dans le *De Laudibus Beatae Virginis* il nous présente la sainte Vierge comme le type de la perfection. Du XXI[e] chapitre des Proverbes, *De la femme forte,* il fait le sujet de ses leçons sur l'essence et la vie divine de l'Église. Il transporte l'âme humaine dans les secrets de la divinité par ses Commentaires des écrits du Pseudo-Denys. Ses ouvrages sur le saint Sacrifice de la Messe et sur le Sacrement de l'Eucharistie, constituent un cantique sublime à la gloire du Saint des saints et un appel pressant à goûter dès cette terre quelque chose du bonheur du Ciel.

Tous ces ouvrages sont des œuvres d'exposition, d'analyse et d'interprétation. Dans le dernier ouvrage seulement, Albert le Grand fait un peu œuvre de polémiste. Il y combat occasionnellement le symbolisme trop arbitraire d'Amalaire, évêque de Trèves (811) et de Lyon (834-838), et de ses disciples.

Cependant, comme polémiste, Albert avait depuis longtemps bien mérité de l'Ordre dans un débat de la plus haute importance. Aux débuts de 1252, les maîtres séculiers de l'Université de Paris firent la guerre aux Prêcheurs. L'action brillante que ceux-ci déployaient dans les écoles et les paroisses avait excité dans le cœur de ces maîtres une jalousie amère. Ils avaient porté leurs récriminations et leurs calomnies jusqu'à Rome. Leur but était de faire exclure les Prêcheurs de l'enseignement universitaire et de leur enlever toute action apostolique. Guillaume de

Saint-Amour, le chef principal de l'opposition, lança dans le public, en 1255, un pamphlet anonyme : *De periculis novissimorum temporum.* Il porta ses coups avec violence contre l'essence même de l'Ordre religieux fondé par saint Dominique, contestant la légitimité et la sainteté du genre de vie spirituelle que menaient les Prêcheurs. Au religieux de prier et de travailler des mains ; le religieux qui enseigne et prêche se place en dehors des voies de la perfection : c'était là sa formule. L'Ordre de Saint-Dominique était menacé dans son existence même. Les Papes prirent parti tantôt pour, tantôt contre les Prêcheurs. La dernière phase du débat eut lieu à Anagni, en 1256, au tribunal institué par Alexandre IV. Hugues de Saint-Cher siégeait parmi les juges. Albert le Grand et Thomas d'Aquin étaient chargés de la défense de l'Ordre. Ce fut Albert, a-t-on prétendu dernièrement, qui y joua le grand rôle, un rôle décisif. Les Prêcheurs sortirent vainqueurs de la lutte. La forte réplique composée par le jeune Thomas d'Aquin *Contra impugnantes religionem* (1257) ne serait qu'un résumé de la discussion et de la plaidoirie d'Albert, écrasante pour l'adversaire. Aux théories étroites ou fausses de Guillaume de Saint-Amour, Thomas d'Aquin oppose le concept plénier de la vie et de la perfection religieuses ; il démontre que les œuvres auxquelles s'applique la religion des Prêcheurs sont absolument dans le cadre de la perfection chrétienne, et combien il est injuste de prétendre que ceux qui vivent dans cette religion se trouvent hors du chemin du salut. Dix ans plus tard, Thomas d'Aquin reprendra la plume pour venger les Ordres religieux des attaques de Gérard d'Abbeville et de Nicolas de Lisieux. Contre le premier, il écrira le traité intitulé : *De la perfection de la vie spirituelle*, où il fait ressortir l'excellence de l'état religieux ; au second il adressera l'opuscule *Contre la pernicieuse doctrine de ceux qui empêchent les hommes d'entrer en religion.* Il y réfute, l'un après l'autre, tous les arguments apportés par les adversaires de la vie religieuse. Mais n'anticipons pas dans l'analyse des travaux de spiri-

tualité de saint Thomas, dont l'œuvre, plus que celle d'aucun autre maître, mérite un exposé systématique.

Saint Thomas d'Aquin est, dans l'Ordre de Saint-Dominique, le maître par excellence de la spiritualité. Ses écrits sur cette matière peuvent être groupés en quatre catégories : opuscules, commentaires sur l'Écriture, sermons, ouvrages théologiques. Jusqu'à ce jour, on n'est pas encore parvenu à en indiquer l'ordre chronologique. Notons, parmi ces opuscules, son explication du *Pater*, l'écrit sur les deux préceptes de la Charité et les dix Commandements et l'Office du Saint-Sacrement, cette perle des perles de la liturgie catholique. Ses Commentaires des Livres Saints constituent un vaste champ de littérature spirituelle, où l'âme, avide de perfection, trouve, parfois réunis en une gerbe magnifique, la sagesse du Saint-Esprit, les enseignements des Pères, les directives de la saine raison et de l'expérience. Saint Thomas, à tous les endroits de ces Commentaires, se sert de la méthode scolastique; mais de cette rude écorce, pour peu qu'on s'y applique, jaillissent et la lumière qui rassure l'esprit, et l'onction qui réconforte, encourage et console le cœur.

Le savant maître prêcha souvent, soit aux étudiants de l'Université, soit à ses frères, soit aux fidèles. Il nous reste de lui, à l'état d'esquisses, des sermons sur les évangiles et les épîtres du dimanche et des sermons pour les fêtes de l'année. Il s'est attaché généralement à commenter le texte de l'Écriture et à en dégager une application morale; toujours il s'est efforcé de faire pénétrer sa parole dans l'esprit de ses auditeurs, par l'emploi de comparaisons, de figures et d'exemples; il visait à être clair, simple, pratique.

Un autre genre de commentaire est l'interprétation nettement chrétienne donnée par saint Thomas à une œuvre néoplatonicienne, le *De divinis nominibus* du pseudo-Denys. L'âme du saint a dû se dilater et surabonder des joies les plus pures dans cette contemplation de Dieu, le Bien, la Lumière, la Beauté, l'Amour, la Vie, la Sagesse,

le Salut, le Saints des Saints, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le seul Dieu, le seul Infini.

Mais ici nous avons touché à l'œuvre théologique de saint Thomas. Cette œuvre théologique se trouve magistralement résumée dans l'immortelle *Summa Theologica*. Et c'est dans la Somme théologique, principalement dans la seconde partie de cette Somme, que nous trouvons la doctrine spirituelle de saint Thomas réduite en système. Or, disons-le bien haut, c'est là le grand mérite du Maître : il a organisé la mystique comme *science*, c'est-à-dire « il a établi aussi rigoureusement que possible les lois générales qui président aux rapports de l'âme avec Dieu, à partir de la vie ascétique jusqu'à la vie unitive ». Et cela, en affirmant de l'homme tous les droits et tous les torts, par une pénétrante analyse psychologique de la nature humaine, et en affirmant de Dieu le droit absolu et la puissance souveraine dans tous ses rapports avec la créature. Jamais je n'ai trouvé de doctrine mystique plus humaine, jamais non plus de doctrine mystique plus divine, que la doctrine spirituelle scientifiquement élaborée par l'Ange de l'École. Elle réalise l'union aussi étroite que possible entre la nature et la grâce, entre l'homme et Dieu. Et principalement de ce chef, Thomas d'Aquin est le Prince de la théologie mystique. Sa doctrine est la pierre de touche au contact de laquelle se révèle la valeur ou éclate la fausseté d'un enseignement prétendu mystique. Les sages qui ont suivi la voie royale de ses enseignements sont demeurés dans la vérité ; les téméraires qui s'en sont écartés ont fait fausse route et n'ont pu aboutir. Nous aurons l'occasion de le constater dans l'Ordre même des Prêcheurs.

3. Je n'entends pas parler de ce groupe de Dominicains de la Province Romaine, appelés les *Spirituels* († 1300). Les supérieurs de l'Ordre ont arrêté à temps leurs singularités excessives dans l'oraison et les abstinences. Ils n'ont relevé contre eux, ni dans leur doctrine, ni dans leurs actes, aucun des écarts imputés, à juste titre, à leurs confrères de l'Ordre des Mineurs, les Fratricelles. Mais dès la fin

du XIII[e] siècle, la mystique, dans l'Ordre des Prêcheurs, toujours vivante dans leur législation et leurs écoles, se fait jour et exerce une grande influence par la prédication. Ces prédicateurs mystiques sont allemands ; ils remplissent leur ministère et forment les âmes à la vie mystique principalement dans les couvents des Sœurs de l'Ordre. Les plus fameux d'entre eux s'appellent Thierry de Fribourg (vers 1300), Eckhart († 1327), Jean Tauler († 1361), Henri Suso († 1366). Ils prêchaient en allemand, et s'acquirent, au point de vue philologique, des mérites incontestables. En matière de doctrine, Thierry de Fribourg et Eckhart ne sont pas exempts d'erreurs. Le premier s'inspire du système néoplatonicien rejeté par saint Thomas ; Eckhart demeure en dépendance des philosophes arabes. L'un et l'autre poussent vivement les âmes à se dégager absolument de la créature et à s'unir intimement à Dieu ; par ailleurs ils professent sur le mode d'union à Dieu des théories inacceptables. Cependant, ce ne fut pas cette partie spéculative de leur enseignement qui fit le plus d'impression dans les communautés qu'ils évangélisaient. Les pieuses moniales furent bien plus touchées par l'élément pratique de leur prédication et persévéraient généreusement dans la mortification des sens, l'exercice de la présence de Dieu, l'oraison, la pratique de la charité, l'abandon à la volonté divine, le désir de posséder Dieu dès cette terre. Et pour avoir été ainsi « formées dans le Christ » par ces prêcheurs, elles pouvaient les aimer et les vénérer comme des maîtres.

Eckhart exerça une grande influence sur Jean Tauler et Henri Suso, ses deux plus fameux disciples. Ce n'est qu'insensiblement, à mesure que la doctrine thomiste s'imposait à tous les esprits, que Tauler et Suso se détachèrent d'Eckhart et apportèrent à plusieurs points de sa doctrine de très heureuses corrections. J'ai parlé ailleurs des œuvres authentiques de Jean Tauler. Nous possédons de lui environ 90 Sermons. Je répète ici que les autres ouvrages qui circulent sous son nom lui ont été faussement attribués et

ne peuvent même pas être tous considérés comme appartenant à son école. Tauler, dans ses Sermons, se révèle un docteur profond, solide et avisé, un orateur puissant et charmant. Lui aussi commente l'Écriture et en appelle fréquemment aux Pères de l'Église : saint Augustin, saint Grégoire le Grand, le pseudo-Denys, saint Bernard sont ses maîtres autorisés. Outre saint Thomas d'Aquin, il cite, parmi les scolastiques, Albert le Grand et Richard de Saint-Victor. L'homme intérieur, l'âme fermée à toute fascination des créatures, l'habitation de Dieu au fond de l'âme, la contemplation divine et l'amitié avec Dieu, l'action virile que l'âme doit déployer sous l'impulsion de la grâce, tels sont quelques-uns des principaux thèmes qu'il se plaît à développer. Tauler savait trouver le verbe qui frappe et remue l'âme, la phrase qui entraîne, le mouvement qui subjugue l'auditoire : ses phrases sont disposées avec art et très souvent rythmées, les transitions naturellement amenées, les gradations bien soutenues. Il aime l'emploi d'images bien choisies, de comparaisons gracieuses, de contrastes frappants, d'analogies suggestives. Sa parole est animée et intéresse au plus haut point. Tauler a réussi à adapter les enseignements élevés de l'École à des esprits simples, dépourvus de haute culture. Il occupe, dans l'histoire de la spiritualité dominicaine, une place de marque.

Henri Suso a servi la cause de la mystique par la parole et par la plume. On connaît de lui une collection de sermons et plusieurs ouvrages de spiritualité. Vers la fin de sa vie, Suso soumit à une revision quatre traités composés par lui et réunis sous un seul titre : l'*Exemplaire*. Ce sont : sa vie, le Livre de la Sagesse éternelle, le Livre de la Vérité et le Petit Livre des lettres. Dans cette collection — surtout si l'on y ajoute le sermon qui a pour texte : *Lectus noster floridus*, — nous trouvons toute la doctrine spirituelle d'Henri Suso.

Le Livre de la Vérité est le premier ouvrage sorti de sa plume, et le seul qui renferme des questions mystiques

d'ordre purement spéculatif. Il est, de tous les traités mystiques du moyen-âge, le plus difficile à comprendre. C'est une œuvre de polémique. Suso y combat les doctrines panthéistiques des Bégards et des Frères du libre esprit, et y expose la doctrine orthodoxe touchant Dieu et la nature divine, l'Unité de Dieu et la Trinité des Personnes, la Création et la Rédemption, l'Union de l'âme avec Dieu ici-bas et dans le Ciel, la liberté et la conduite morale de l'homme. Le souvenir d'Eckhart est vivant dans cet ouvrage, mais il est faux de prétendre que Suso y défend des doctrines erronées du maître.

Le Livre de la Sagesse éternelle vise un but absolument pratique. La Passion du Christ en constitue l'idée fondamentale autour de laquelle viennent se ranger des considérations sur la laideur du péché, le caractère trompeur du monde, la haute valeur de l'amour divin, la justice divine, la patience dans les souffrances, l'enfer et le Ciel, la Reine du Ciel et la Mère des douleurs. La seconde partie renferme des exhortations pressantes : touchant le devoir d'apprendre à mourir, de mener une vie intérieure, de s'approcher du Sacrement de l'Eucharistie et de ne pas désister de la louange divine. Aux XIV^e^ et XV^e^ siècles — comme le prouve la masse considérable des manuscrits — c'était le livre spirituel le plus lu en Allemagne. Il est considéré comme le plus beau fruit de la mystique allemande.

La pieuse diplomatie de l'une des filles spirituelles de Suso, la noble Sœur Elisabeth Stäglin, nous a valu de posséder un récit détaillé de la vie intime du grand mystique que fut Henri Suso. Celui-ci la somma d'abord de lui en remettre le texte, qu'il se hâta de jeter au feu, mais Elisabeth en avait fait deux copies et, sur ses instances, elle put conserver la seconde à laquelle Suso apporta lui-même les corrections jugées nécessaires. C'est un beau morceau de mystique descriptive, dans lequel passent devant nos yeux les effrayantes purifications passives, mortifications corporelles et spirituelles, auxquelles se soumit, sans recul, Henri Suso afin de pouvoir jouir des intimités de la Sagesse

éternelle pour laquelle s'était passionnée son âme. Cette âme s'y révèle avec tous ses caractères : son besoin intense d'affection divine, sa tendresse virginale, la richesse de sa sensibilité, son courage chevaleresque, sa patience surhumaine. Au jugement du protestant G. Preger, *La Vie* est une des plus belles biographies chrétiennes et à peu près unique dans son genre.

Le Petit Livre des lettres renferme une partie de la correspondance spirituelle de Henri Suso, c'est-à-dire onze lettres que l'auteur a retouchées et classées méthodiquement de manière à donner une petite synthèse de la vie mystique, depuis les débuts jusqu'aux degrés les plus élevés. Ce sont moins des lettres au sens habituel du mot, que des traités de direction où se révèlent la sagesse et l'énergie autant que la prudence du vrai directeur d'âmes. « Ma chère fille, écrit-il à Elisabeth Stäglin, laissez de côté cette sévérité exagérée, elle ne convient pas à votre tempérament. » Cependant sa grande bonté ne dégénère pas en faiblesse. Il sait au besoin s'armer de paroles très dures. Telles ces lignes qu'il écrit à une religieuse trop peu zélée : « Liez votre langue acérée, rassemblez vos esprits dispersés afin que votre cœur ne soit pas une hôtellerie banale, un cabaret ouvert, une taverne où tout le monde peut venir s'asseoir et où chacun fait ce qu'il veut. Le Seigneur vous a choisie comme épouse, prenez garde de ne pas devenir une fille de cuisine. »

Suso n'a jamais cessé de multiplier dans les âmes les fruits de la parole divine. En vrai frère-prêcheur, il parcourut l'Allemagne du Sud, l'Alsace, la Suisse, les pays rhénans, et poussa même jusque dans les Pays-Bas. Il prêchait aux fidèles, le plus souvent à des religieuses cloîtrées, n'ayant qu'un seul but : éclairer, consoler, encourager les âmes dans leur lutte contre la déchéance et leur désir d'être toutes à Dieu. L'œuvre mystique du bienheureux Henri Suso est extrêmement riche. Sa doctrine est absolument sûre, dans la tradition de l'Ordre dominicain, et appuyée sur les autorités les plus solides : le Pseudo-

Denys, saint Augustin, « le doux Seigneur saint Bernard », « la claire lumière, le cher saint Thomas, le Docteur ». Animé de l'esprit de ces maîtres, il a traité la mystique sous tous ses aspects : mystique spéculative, descriptive, polémique, pratique. Avec Jean Tauler et un grand nombre d'autres Prêcheurs, il a assuré à l'Ordre de Saint-Dominique, à son époque, une gloire impérissable.

Le XIV^e^ siècle fut, en effet, dans l'histoire de la spiritualité dominicaine, une période d'éclatante splendeur. Toute une légion de Prêcheurs, richement doués de science et de vertus, allumaient et activaient le feu de l'amour divin dans les âmes. Parmi eux se distinguaient en Allemagne, à côté d'Eckhart, Tauler et Suso, Jean de Sterngassen, Eckhart le Jeune, Jean Franko, Henri d'Egwint, Giselher de Statheim, Henri de Calstris, issu d'une famille patricienne de Louvain. Nous possédons de ce dernier une délicieuse petite lettre, appelée depuis *epistola aurea* ; elle a pour titre : *De sex quibusdam quae faciunt hominem immobiliter in divina unione persistere.*

L'activité mystique de ces « amis de Dieu » n'était pas individuelle, mais organisée. Ils correspondaient volontiers les uns avec les autres, avec des maîtres en spiritualité du clergé séculier, voire même avec des mystiques d'autres pays. Sous leur infatigable action, l'observance stricte de la règle dominicaine fleurissait et s'épanouissait dans les monastères. Les chroniques des couvents nous parlent de dures pénitences, de ferventes oraisons, de vertus héroïques, de lumières célestes, de suprasensibles amours, de visions, d'extases. L'Époux des vierges descendait sur terre, pour s'y plaire parmi les lys et les roses.

L'Ordre de Saint-Dominique comptait partout des âmes d'élite, des mystiques et des saints. En Italie, frère Venturino de Bergame étonnait le monde par ses austérités et ses ravissements. En Italie encore, la toute jeune Imelda Lambertini mourut d'amour, dans une étreinte miraculeuse de Jésus-Eucharistie. L'espagnol Dalmace Moner quittait la chaire où il professait avec éclat pour se livrer à la contem-

plation. Des groupes mystiques étaient signalés dans les diverses provinces de l'Ordre. « Je me réjouis, écrit Venturino de Bergame à un frère de Strasbourg, de savoir qu'en plusieurs provinces Dieu forme des âmes vraiment spirituelles. »

Hélas ! la tourmente était proche. La peste noire envahissait l'Europe avec une rapidité effrayante. Les ravages furent terribles. Dans la seule Allemagne il périt 124.000 religieux. *Sion desertâ facta est !* Les monastères furent dépeuplés. *Viae Sion lugent !* La désolation et la ruine avaient pris place dans les cloîtres. Jusqu'au jour où le Dieu des miséricordes ordonna de rebâtir les murs du sanctuaire et d'y rétablir toutes choses *sicut in principio.*

Louvain.

Raymond-M. Martin, O. P.

Le caractère et les principes de la spiritualité dominicaine

Lorsqu'on cherche à déterminer le caractère de la spiritualité dominicaine, on est frappé par la *multiplicité* des éléments qu'elle comporte et par une *simplicité* supérieure qui ne se laisse pas aisément définir. Les principes divers qui la constituent, lorsqu'on les considère séparément, ne semblent pas facilement conciliables, leur union reste mystérieuse et ne se révèle que progressivement aux âmes appelées à suivre cette voie.

D'un côté en effet cette spiritualité rappelle souvent que *la grâce ne détruit pas la nature, mais la perfectionne* ; elle fait même une telle place au développement naturel de nos facultés supérieures, que saint Thomas d'Aquin a été accusé de naturalisme par des adversaires, qui ont voulu voir en lui plus un philosophe qu'un théologien. Quelques-uns ont prétendu que sa « Somme Théologique » rappelle plus la sagesse aristotélicienne que celle de l'Évangile et de saint Paul, et qu'en cela elle diffère notablement des œuvres classiques des grands auteurs spirituels, par exemple de « l'Imitation de Jésus-Christ ».

Par ailleurs la spiritualité dominicaine fait une très grande grande place à *la mortification*, comme le montre la règle de l'Ordre : office de nuit, maigre perpétuel, jeûnes et autres observances monastiques, que les congrégations

modernes ont cru trop difficilement conciliables avec l'activité apostolique. C'est la même note qui se trouve dans la règle du Tiers-Ordre dit de la Pénitence. Elle apparaît surtout dans la vie très austère des saints et bienheureux dominicains, dans leur grande dévotion aux mystères douloureux de la Passion, dont beaucoup reçurent les stigmates. Il n'y a pas non plus dans l'Eglise de doctrine théologique plus opposée que celle de saint Thomas au naturalisme pélagien ou semi-pélagien, pas de doctrine qui insiste plus sur l'impossibilité de *mériter* la vie surnaturelle par de bonnes œuvres naturelles, ou même de *se disposer à la grâce* sanctifiante sans le secours gratuit de la grâce actuelle (1); pas de doctrine qui montre mieux l'élévation infinie de la vie surnaturelle au-dessus de toute vie naturelle si riche soit-elle, y compris celle des anges; de telle sorte que la nature la plus parfaite ne semble plus rien en comparaison du moindre degré de grâce sanctifiante. N'est-ce pas à l'excès mépriser la nature, qu'on semblait tout à l'heure trop estimer? Comment ces choses peuvent-elles se concilier et s'unir pratiquement?

Dans l'ordre même de la grâce, la spiritualité dominicaine affirme aussi deux principes qui semblent d'abord en opposition. Elle tient d'une part que *la grâce* n'est pas rendue efficace par le consentement de notre volonté, mais qu'elle est *efficace par elle-même*, intrinsèquement, et qu'elle produit en nous et avec nous le bon vouloir salutaire. Il semble dès lors qu'on touche au quiétisme, que l'homme n'ait plus qu'à se laisser sauver et sanctifier par Dieu, sans agir lui-même; il semble qu'il suffise d'un pur amour, passif, désintéressé du salut, qui s'en remette à la prédestination gratuite, sans viser à la pratique des vertus. — Par ailleurs pourtant la spiritualité dominicaine insiste beaucoup sur cette *pratique des vertus*; on le voit par le nombre de celles distinguées par saint Thomas : plus de quarante, dont il traite distinctement, en opposant à cha-

(1) Cf. S. Thomas, I^{a} II^{ae}, q. 109, a. 5, 6, 7; q. 112, a^{a} 3; q. 113, a. 5.

cune deux vices, l'un par excès, l'autre par défaut. Il suffit de se rappeler aussi l'ascétique contenue dans « le Dialogue » de sainte Catherine de Sienne et dans « le Traité de la vie spirituelle » de saint Vincent Ferrier.

Enfin s'il s'agit de la forme de vie surnaturelle, alors que certains ordres se vouent exclusivement à la *vie contemplative* et d'autres à la *vie active*, la spiritualité dominicaine veut les unir toutes les deux. Il semble pourtant que la contemplation soit empêchée par l'activité d'une vie d'étude et d'apostolat, et que cette activité ne dispose guère à la contemplation proprement dite, qui est d'ordre mystique et suppose le silence, la solitude, le recueillement habituel. Comment unir ces deux vies ? On a voulu voir parfois dans l'Ordre de Saint-Dominique un dualisme, l'opposition de deux courants, d'une part celui de la vie d'étude et d'apostolat, qui viendrait de saint Thomas, et d'autre part celui de la vie de piété et d'observances, qui viendrait de sainte Catherine de Sienne par le B^x^ Raymond de Capoue ; comme si saint Dominique n'avait pas pu donner à son Ordre l'unité supérieure qui est requise dans tout organisme vivant. En réalité ces trois grands saints : Dominique, Thomas d'Aquin, Catherine de Sienne, sont dans le même Ordre comme un reflet des trois Personnes divines : le Père, le Verbe et l'Esprit d'amour. Leur union ne reste mystérieuse pour nous que parce qu'elle est très intime et très élevée.

Nous pourrions noter plusieurs autres oppositions apparentes dans la spiritualité dominicaine. Elle considère par exemple *l'intelligence* comme la faculté la plus haute, qui dirige toutes les autres, elle n'en reconnaît pas moins très nettement la supériorité de *la charité* sur toute connaissance que nous puissions avoir de Dieu ici-bas.

Comment des éléments en apparence si opposés peuvent-ils se concilier dans un même idéal? Quel est le caractère dominant qui les unit?

*
* *

Caractère dominant de la spiritualité dominicaine

D'après ce que nous venons de dire, on voit tout d'abord que la spiritualité dominicaine s'attache à ne rien supprimer de ce qui peut vraiment concourir à notre parfaite sanctification et à celle du prochain. Elle n'hésite pas à affirmer des principes en apparence contraires, pourvu que chacun pris à part paraisse absolument certain. Elle ne se contente pas de les juxtaposer mécaniquement, par un éclectisme opportuniste, qui limiterait tant bien que mal leurs exigences. Elle comprend que pour les unir d'une façon organique, dans une subordination parfaite, on doit s'élever plus haut, et que dans cette ascension il ne faut pas s'arrêter à mi-côte. Les contraditions apparentes se résolvent par l'équilibre de leurs termes poussés à leur plus haut degré. C'est au sommet que se fait l'harmonie. C'est pourquoi la spiritualité dominicaine tend vers une vue d'ensemble très supérieure, qui puisse embrasser d'un regard les aspects les plus variés de la vie chrétienne, et voir ainsi comment ils s'unissent dans leur principe commun et leur fin suprême. Cette vue d'ensemble supérieure n'est autre que la Sagesse, ou la Contemplation de la Vérité divine et de son rayonnement universel. Telle est en effet la devise de l'Ordre de Saint-Dominique : *Contemplari et contemplata aliis tradere*, contempler et livrer aux autres sa contemplation pour les sauver. Plus brièvement, d'un seul mot, qui désigne l'objet de cette contemplation apostolique : *Veritas* : la Vérité divine et l'irradiation universelle de la lumière de vie.

Chaque famille d'âmes a sa physionomie spirituelle distincte. Saint Paul nous dit (I Cor., XII, 8) : « Il y a diversité de dons, mais c'est le même Esprit; diversité de ministères, mais c'est le même Seigneur; diversité d'opérations, mais c'est le même Dieu qui opère tout en tous. A chacun la manifestation de l'esprit est donnée pour l'utilité com-

mune. A l'un est donnée par l'Esprit une parole de sagesse (le don de faire connaître les mystères les plus élevés de la révélation), à l'autre selon le même Esprit une parole de science (le don de proposer les vérités de la religion que tous doivent savoir et de les mettre à leur portée), à un autre la foi (à ce degré qui obtient et fait des miracles), etc... C'est le seul et même Esprit qui produit ces dons, les distribuant à chacun en particulier comme il lui plaît. » Cette diversité apparaît parmi les Evangélistes eux-mêmes et l'élévation de saint Jean vient surtout de ce qu'il avait reçu à un degré supérieur cette parole de sagesse, *sermo sapientiae*, dont saint Paul nous dit (I Cor., II, 6) : « Il est une sagesse que nous prêchons parmi les parfaits,... sagesse de Dieu, mystérieuse et cachée, que Dieu, avant les siècles, avait destinée pour notre glorification. Cette sagesse, nul des princes de ce siècle ne l'a connue... C'est à nous que Dieu l'a révélée par son Esprit, car l'Esprit pénètre tout, même les profondeurs de Dieu ».

N'est-ce pas la même mission qu'a reçue saint Dominique, ce grand contemplatif qui passait habituellement ses nuits en prière, en se livrant à une pénitence héroïque, et qui prêchait le jour, « ne sachant parler qu'à Dieu ou de Dieu »? Ame de prière incessante, on le rencontrait sur les routes du Languedoc tellement plongé dans l'union divine, qu'une lumière sortait de son front. C'est cette lumière qui arrêta le bras d'un assassin à la solde des hérétiques. Dominique, a-t-on dit, et l'Ordre qu'il allait fonder furent ainsi sauvés de la mort par sa contemplation.

Il avait mission de donner la lumière aux âmes, comme le dit le Seigneur lui-même à sainte Catherine de Sienne, en comparant l'Ordre de Saint-Dominique et celui de Saint-François : « Considère quelle perfection, quel parfum de pauvreté... sur la barque de François... Chaque Ordre excelle dans une vertu particulière..., bien que tous possèdent la charité qui est le principe de toutes les vertus. François, mon cher pauvre, eut en propre la vraie pauvreté, à cause de l'amour qu'il avait pour elle ; il en fit la pièce

principale de sa barque... Ton père Dominique, mon fils bien-aimé, a voulu que ses frères n'eussent point d'autre pensée que mon honneur et le salut des âmes, par la lumière de la science. C'est cette lumière dont il a voulu faire l'objet principal de son Ordre... pour extirper les erreurs qui s'étaient élevées de son temps. Son office fut celui du Verbe, mon Fils unique... Il fut lui-même une lumière que je donnai au monde, par l'intermédiaire de Marie... A quelle table a-t-il invité ses fils pour se nourrir de cette lumière de la science ? A la table de la Croix.... Aujourd'hui... on change en ténèbres la lumière même de la science en l'enveloppant des fumées de l'orgueil.... Ce n'est pas l'Ordre que j'accuse, car par lui-même, je te l'ai dit, il est plein de délices ; mais il n'est plus ce qu'il était au commencement. Il était une fleur. Il comptait des religieux de grande perfection, qui rappelaient saint Paul, par l'éclat de leur lumière... Vois le glorieux Thomas ! quelle noble intelligence, tout entière appliquée à la contemplation de ma Vérité. C'est là qu'il trouva la lumière surnaturelle et la science infuse ; aussi cette grâce l'obtint-il beaucoup plus par ses prières que par l'étude (1). »

Ces dernières lignes montrent que la science dont il est ici parlé, est la science suprême ou sagesse, qui connaît les choses par leur cause première et leur fin suprême. Et il ne s'agit pas seulement de la sagesse acquise par l'effort de la raison naturelle, ou par la recherche théologique éclairée par la foi, mais de la sagesse infuse, ou science savoureuse des saints, principe de cette connaissance aimante, qu'est la contemplation : regard tout pénétré d'amour surnaturel et qui nous porte à aimer Dieu davantage et à le faire aimer. C'est la parfaite subordination de la sagesse naturelle à la sagesse divine. Par une singulière coïncidence l'église des dominicains à Rome s'appelle Sainte-Marie-sur-Minerve, comme pour nous dire : dans cette subordination, la sagesse naturelle, loin d'être asservie, est glorifiée et transfigurée.

(1) *Dialogue*, Traité de l'Obéissance, c. v (158).

Dans une pareille vie il n'y a point dualisme ou opposition entre la piété liturgique et les observances d'une part, l'étude et l'apostolat de l'autre. Tout s'harmonise, à condition de bien voir que le culte et l'austérité des observances sont ordonnés, comme l'étude, à cette *divine contemplation*, ordonnée elle-même à une plus grande *charité*, qui doit déborder sur les âmes en leur donnant *la lumière de vie*, pour les conduire à Dieu. Tout cela se résume bien dans la devise « Contemplari et contemplata aliis tradere » : La Vérité divine contemplée et prêchée. Ici-bas la contemplation, tout en dirigeant l'amour de Dieu, lui reste inférieure ; il est plus parfait sur la terre d'aimer Dieu que de le connaître, parce que la connaissance attire en quelque sorte Dieu vers nous et lui impose la limite de nos petites idées, tandis que l'amour nous attire et nous élève à Lui. Mais au ciel, et pour l'éternité, la contemplation de Dieu vu face à face n'aura plus de limites et sera supérieure à l'amour, qu'elle produira nécessairement en nous. (Cf. S. Thomas, I^a, q. 82, a. 3.)

Chaque famille religieuse a bien sa spiritualité à elle. Saint Benoît consacre particulièrement ses fils à la célébration de l'Office divin, c'est l'Ordre patriarchal de la louange et de la paix. Le Carmel et la Chartreuse rappellent la solitude et l'austérité chères à la vie érémitique, et doivent maintenir très haut dans l'Eglise l'esprit d'oraison. Les enfants de saint François trouvent dans la pauvreté de leur père le secret des élans d'amour tout séraphique, qu'on ne cessera jamais d'admirer dans l'humble frère d'Assise. Saint Ignace constitue une milice, qui sait unir au zèle de la gloire de Dieu la prudence et l'habileté ; l'effort de la volonté est sa marque caractéristique. Il en est ainsi de tous les fondateurs d'Ordres. Chacun a une réponse lumineuse, aimante, forte et pacifiante pour les âmes prédestinées à le suivre. Aux âmes qui surtout ont soif de Vérité, Dieu propose comme guide saint Dominique et les grandes lumières de son Ordre : Vérité immuable, infiniment supérieure aux fluctuations de l'opinion ; Vérité supérieure aussi à la

liberté qu'elle règle, qu'elle préserve de l'égarement et du crime. Vérité divine de la foi que les prêcheurs ont défendue au péril de leur vie, contre l'acharnement de l'hérésie, destructrice de la société. Vérité affirmée par le sang du saint inquisiteur Pierre martyr et de tant d'autres héroïques défenseurs de la foi. Vérité non seulement de l'intelligence mais de la vie ; vie intérieure et extérieure à la hauteur de la pensée, pour que celle-ci ne tombe pas, sous prétexte de modération, au niveau du médiocre, et pour que Dieu soit glorifié. Véracité absolue, haine du mensonge sous toutes ses formes et de l'hypocrisie, loyauté parfaite, magnanimité et franchise, qui sans l'humilité et la charité dégénéreraient en rudesse blessante, mais qui donnent une grande simplicité à cette physionomie spirituelle aux aspects pourtant si divers. Pour rester dans le vrai, elle doit tendre très humblement à de grandes choses, « magnanimiter in re, humiliter autem in modo, fortiter et suaviter (1). »

*
* *

Principes directeurs de la spiritualité dominicaine.

De ce caractère fondamental de la spiritualité dominicaine dérivent les principes directeurs qui la constituent. Il est facile de les énoncer dans leur ordre naturel, nous les développerons ensuite (2).

1° Cette spiritualité conseille le plein développement de

(1) Cf. II^{a} II^{æ}, q. 129, a. 3, et commentaire de Cajetan : de la magnanimité et de l'humilité, leur intime rapport malgré leur opposition apparente. — Voir aussi II^{a} II^{æ}, q. 162, a. 3, ad 1^{m}, comment l'orgueil empêche indirectement la connaissance spéculative de la vérité, et directement la connaissance affective : « *tandis que l'orgueilleux se délecte de sa propre excellence, il se fatigue et se dégoûte de l'excellence de la vérité.* »

(2) Ce sera la synthèse d'articles précédemment parus ici-même sur la Doctrine de S. Thomas et la spiritualité. *Vie spirituelle*, 1920, t. I, 217, 361 ; II, 1, 81.

la nature sous la grâce, mais sans le moindre naturalisme, car elle considère ce développement du point de vue de la sagesse, dans sa cause première et sa fin dernière, et voit en lui un fruit de la grâce. 2° Lorsqu'elle a bien montré tout ce que peut la nature la mieux douée et la plus géniale, elle ajoute que tout cela n'est absolument rien en comparaison de la vie surnaturelle, dont l'élévation infinie ressort par là bien davantage. Elle fait voir en même temps l'harmonie sublime de ces deux ordres infiniment distants l'un de l'autre. 3° De ce point de vue supérieur, plus divin qu'humain, elle insiste sur l'efficacité de la grâce, sur la passivité de la créature ; elle considère par suite la vie mystique, comme le couronnement normal de l'ascèse et veut que l'action apostolique dérive de la plénitude de la contemplation.

1° *La nature ne doit pas être détruite mais perfectionnée par la grâce.* — Ce principe souvent énoncé par saint Thomas doit être bien entendu avec un grand esprit de foi et du point de vue supérieur de la sagesse ; autrement on le fausse, rien de plus facile ; on le rend très dangereux, il devient source de tentations. Le mot *nature* dans l'énoncé de ce principe doit être pris non pas au sens ascétique, mais au sens abstrait, métaphysique. En d'autres termes, il ne désigne pas la nature humaine déchue comme telle, ni même la nature telle qu'elle est concrètement, de fait, après le baptême, avec les suites du péché originel que ce sacrement n'a pas supprimées, avec les blessures en voie de cicatrisation, qui si longtemps nous laissent faibles pour le bien et inclinés à l'égoïsme sous toutes ses formes. Ce mot « nature » désigne ici la nature humaine en ce qu'elle a d'essentiel, de bon, selon l'idée divine qui en est l'archétype ou l'exemplaire éternel.

De ce point de vue, il est bien sûr que la grâce ne doit pas détruire la nature, mais la perfectionner en l'élevant. C'est pourquoi la spiritualité dominicaine conseille le plein développement des dons naturels que nous avons reçus

de Dieu, l'étude de la sagesse humaine, qui est le parfait usage de la raison naturelle, en union avec la sagesse divine qui se puise dans l'oraison. Du même point de vue, elle nous dit : Soyez surnaturellement vous-même, moins vos défauts, selon l'idée divine qui préside à votre destinée. « Aussi la religion dominicaine est-elle toute large, toute joyeuse, toute parfumée; c'est un jardin de délices (1). » Mais pour être vraiment cela, elle requiert l'austérité de la pénitence et la pratique des vertus héroïques, à la lumière de la contemplation.

Il n'y a donc en cela aucun désaccord entre saint Thomas et l'auteur de *l'Imitation* ou les autres grands mystiques. Bien plus, ayant une idée abstraite très précise de l'essence, des propriétés immuables, des forces et de la fin dernière de la nature humaine, saint Thomas saisit mieux tout ce qui concrètement la déforme, tout ce qui en elle est déréglé, suite du péché et inclination au péché, ce qui doit être non seulement modéré, mais mortifié et extirpé par la pénitence, qui est bien de l'essence du christianisme, comme le sacrement de même nom. Ce travail d'assainissement ou de guérison est toujours considéré par saint Thomas du point de vue de la cause première et de la fin dernière, aussi le déclare-t-il absolument impossible dans l'état actuel, sans la *grâce*, dont les deux fonctions principales sont de *guérir* la nature et de *l'élever* surnaturellement (*gratia sanans et elevans*). Le Docteur Angélique va même très loin sur la nécessité de cette grâce de guérison; sans elle, l'équilibre de notre vie morale même naturelle, troublé par le péché originel, ne peut se rétablir. La révélation surnaturelle est moralement nécessaire pour que tous les hommes puissent connaître rapidement, avec une ferme certitude et sans mélange d'erreur, l'ensemble des vérités *naturelles* de la religion (2). Ces vérités, très inférieures à l'ordre des mystères surnaturels, sont de soi accessibles à

(1) Ste Catherine de Sienne, *Dialogue*, Traité de l'Obéissance, c. v, (158).

(2) IIª IIæ, q. 2, a. 4.

la raison, mais celle-ci sans la grâce ne les atteint que très imparfaitement. « De même pour aimer Dieu *naturellement* par-dessus tout, l'homme dans l'état de déchéance a besoin du secours de la grâce qui guérit (1). » « Sans ce secours il peut certes faire quelque bien particulier, construire des maisons, planter des vignes, et choses semblables, mais, comme un infirme, il ne peut faire tout le bien naturel, observer tous les préceptes de la loi naturelle (2). » Et donc, lorsque saint Thomas dans sa *Somme théologique* parle de la perfection naturelle et des vertus acquises qui la constituent, il est déjà formellement question de l'effet de la grâce qui guérit, il en parle non pas seulement en philosophe, mais en chrétien et en théologien. Il n'y a donc là aucun danger de naturalisme.

2° Bien plus, cette haute conception de la perfection naturelle de l'homme, loin de conduire au naturalisme, montre, mieux que toute autre, *l'élévation infinie de l'ordre surnaturel*, qui dépasse absolument les forces et les exigences non seulement de la nature humaine la mieux douée, mais de toute nature créée et créable. Plus on fait voir la perfection de l'ordre naturel, plus s'impose l'élévation de la vie surnaturelle qui le dépasse infiniment. Quelle que soit l'évolution naturelle de nos facultés et de nos vertus, par un progrès supposé indéfini de la science et de la moralité, jamais cette évolution n'atteindrait la valeur du moindre degré de grâce sanctifiante. Dieu pourrait même créer toujours des anges de plus en plus parfaits, et jamais leur perfection naturelle ne pourrait atteindre le moindre degré de charité. Pas de comparaison possible entre la nature créée, si parfaite qu'on la conçoive, et la nature divine, dont la grâce est une participation réelle et formelle. « La grâce d'une seule âme (celle par exemple d'un petit enfant après le baptême) vaut plus que le bien

(1) I^a II^ae, q. 109, a. 3.
(2) I^a II^ae, q. 109, a. 2, 4.

naturel de tout l'univers (1) », plus que toutes les natures angéliques créées et créables réunies, comme le moindre acte de pensée vaut plus que tout le monde des corps, que les milliards d'étoiles contenues dans les nébuleuses.

On ne peut se faire une plus haute idée de l'ordre de la grâce. Impossible, quoiqu'en aient dit quelques théologiens, d'admettre qu'il y ait, dans notre nature ou dans celle de l'ange le plus parfait, *le moindre germe* de cette vie surnaturelle, qui est d'un ordre infiniment plus élevé : *une participation réelle et formelle de la vie intime de Dieu.*

Il n'y a dans notre nature comme dans celle de l'ange que la capacité d'être élevé à cette vie toute divine ; cette aptitude toute passive n'est pas plus grande dans l'intelligence angélique la plus vigoureuse, que dans l'âme d'une pauvre chrétienne dépourvue de toute culture ; et si cette humble femme meurt avec un degré de charité égal à celui de cet esprit pur, ce dernier avec un égal degré de gloire ne verra pas mieux qu'elle l'essence divine ; la vigueur naturelle de son intelligence ne lui donnera pas une intuition plus pénétrante de cet objet infini tout surnaturel. — Aucune proportion positive entre les deux ordres, et c'est pourquoi les bonnes œuvres naturelles ne peuvent absolument pas nous mériter la grâce divine, ni nous y disposer positivement. C'est un des points fondamentaux de la doctrine de saint Thomas, contre tout vestige de naturalisme pélagien. (Cf. *de Veritate*, q. 14, a. 2.)

Par là apparaît aussi la supériorité infinie des trois vertus théologales sur la connaissance naturelle et l'amour naturel de Dieu, et aussi sur la connaissance naturelle des miracles et autres signes de la Révélation. Notre acte de foi infuse n'est pas un acte naturel revêtu d'une modalité surnaturelle, comme le cuivre est revêtu d'une couche d'or, pour faire du doublé. Il est *essentiellement surnaturel* en son fond, son motif formel immédiat n'est autre que la Vérité divine

(1) I^{a} II^{ae}, q. 113, a. 9, ad 2^{m} : « Bonum gratiae unius majus est, quam bonum naturae totius universi. »

révélatrice ; il est par suite infiniment supérieur à l'acte de foi du démon, fondé sur *l'évidence naturelle* des miracles, bien que le démon ait des idées infuses beaucoup plus parfaites que nos idées acquises. De ce point de vue on conçoit aussi la valeur inappréciable du moindre acte de charité, l'élévation des vertus morales infuses au-dessus des vertus morales acquises, décrites par les moralistes païens, et toute la grandeur des dons du Saint-Esprit, qui nous rendent dociles à ses inspirations, et nous font participer à sa *manière* toute divine de connaître et d'aimer. Ce surnaturel essentiel de « la grâce des vertus et des dons » est incomparablement plus élevé que celui des miracles et des manifestations extérieures de la vie mystique.

Il n'est pas d'auteur spirituel qui se soit fait une plus haute idée de la vie surnaturelle, et qui ait donné des principes plus sûrs, pour bien entendre ce que doit être dans son intimité l'union à Dieu.

La spiritualité dominicaine, du fait qu'elle insiste sur la distance infinie qui sépare *la nature* et *la grâce*, montre par là même *la sublimité de leur harmonie* dans la perfection chrétienne. Qu'est-ce que le sublime, sinon quelque chose d'infiniment supérieur dans l'ordre du beau, surtout du beau intellectuel et moral? Or le beau n'est autre que l'harmonie splendide d'éléments divers, l'éclat de l'unité dans la diversité. Si les éléments à réunir sont infiniment distants l'un de l'autre, Dieu seul peut les harmoniser, et leur union est non seulement très belle mais sublime. Dieu seul peut ainsi réunir nature et grâce, et, dans ses dons surnaturels, la parfaite *conformité* à la nature et l'absolue *gratuité*. C'est cette sublimité qu'exprime simplement saint Thomas, en parlant de la communion eucharistique, gage de la vie du ciel :

O res mirabilis, manducat Dominum
Pauper, servus et humilis.

Seulement, sous prétexte que la grâce ne détruit pas la nature, mais la perfectionne, ce serait une singulière illu-

sion de croire que la parfaite harmonie des deux est facilement réalisable. L'objet propre de l'espérance, dit saint Thomas, est difficile, *arduum*.

Cette harmonie existait certes dans l'état de justice originelle, elle se retrouve incomparablement supérieure en Jésus-Christ et en Marie, nous la contemplons dans la vie unitive des saints ; pour y parvenir la voie purgative est indispensable, y compris les purifications passives, qui nous associent à la vie douloureuse du Christ, pour nous disposer à participer à sa vie glorieuse dans le ciel : « L'Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu..., cohéritiers du Christ, si toutefois nous souffrons avec lui, pour être glorifiés avec lui. » (Rom., VIII, 16.)

3° Enfin dans cet ordre surnaturel, la spiritualité dominicaine *du point de vue supérieur de la sagesse*, qui juge toutes choses relativement à Dieu, *insiste plus sur l'efficacité de la grâce divine* à obtenir par la prière, *que sur l'effort humain* de notre volonté. A ses yeux, la grâce est efficace par elle-même et non par le consentement qui la suit. C'est ainsi qu'elle entend les mots de saint Paul : « C'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire, selon son bon plaisir » (Phil. II, 13); « Qui est-ce qui te distingue? Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu? » (I Cor., IV, 7). Dieu seul est l'auteur du salut ; ce qu'il y a de meilleur en notre vie chrétienne, la détermination libre du bon consentement ne peut être exclusivement notre œuvre, mais doit venir de Dieu, comme cause première, et de nous, comme cause seconde, de la grâce et de notre volonté mue par la grâce, mais nullement violentée par elle. Quoi de plus fort et de plus suave en même temps, que la grâce intrinsèquement efficace, qui ne détruit pas mais actualise notre liberté? *Fortiter et suaviter*, c'est la manière dont Dieu meut notre volonté vers le bien. La spiritualité dominicaine ne sépare jamais ces deux notes de l'action divine : force souveraine et suavité ; amoindrir la première serait porter atteinte à la

seconde, mais leur intime union reste un profond mystère, qui nous oriente vers la mystique orthodoxe la plus élevée. Il faut une confiance entière en l'efficacité absolue de la grâce divine, que nous ont value les mérites infinis du Christ. Douter de cette efficacité, ce serait douter de la bonté et de la puissance divine.

Cette doctrine, précisément parce qu'elle n'est pas seulement science psychologique ou morale, mais sagesse divine, considère surtout la cause première et la fin dernière de l'activité humaine. *Tout* dans nos actes libres salutaires vient à la fois de Dieu et de nous, *de Dieu d'abord, de nous ensuite*. Il en est ainsi déjà dans l'ordre ascétique de l'exercice le plus ordinaire des vertus ; la vie mystique apparaît par suite comme le couronnement normal de la spiritualité ; elle est caractérisée par la prédominance des dons du Saint-Esprit, de ses inspirations surnaturelles et une plus grande passivité de l'âme toute livrée à l'action divine purificatrice, sanctifiante, de plus en plus profonde et unitive (1).

Si au contraire *tout* dans nos actes libres salutaires ne vient pas de Dieu, si notre détermination libre et notre coopération *s'ajoute*, comme quelque chose d'exclusivement nôtre, à l'attrait que le Seigneur exerce sur nous ; alors nous nous regardons surtout nous-mêmes, et la vie mystique avec la *passivité spéciale* qui la caractérise n'apparaît plus comme le couronnement normal de la vie intérieure, mais comme une chose tout à fait extraordinaire,

(1) La vie mystique proprement dite est caractérisée par *le mode suprahumain* des dons du Saint-Esprit devenu à la fois *manifeste et fréquent*, alors qu'auparavant dans la vie ascétique il était seulement ou *latent*, ou *transitoire*. En termes plus simples, *l'oraison proprement mystique* est celle qui est *manifestement passive*, et qui n'est pas le fruit de notre industrie personnelle, aidée de la grâce. Sur ce point il y a accord parfait entre sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, saint François de Sales, saint Thomas et son école. Il est sûr que les dons du Saint-Esprit grandissent avec la charité, bien que certaines âmes excellent surtout dans ceux de l'action et d'autres dans ceux de la contemplation.

en dehors de l'ordre normal de la sanctification parfaite.

De ces deux conceptions, la première est plus divine, plus surnaturelle, plus simple, et aussi, quoi qu'il paraisse au premier abord, plus exigeante. Elle recommande davantage la prière, qui est la respiration de l'âme, l'abandon à la divine Providence ; elle donne une idée plus profonde de l'humilité et éclaire davantage dans les grandes épreuves purificatrices, en nous montrant sans cesse qu'elles viennent de Dieu et conduisent à Lui. Elle nous dit surtout : « Écoutez le Seigneur, soyez attentifs à son action en vous, veillez à ne pas résister à ses prévenances, priez pour avoir la force d'y répondre, et Il vous donnera sa grâce très forte et très douce, qui vous portera infailliblement au bien, à des sacrifices plus généreux, à une charité toujours plus parfaite et à une union toujours plus intime. »

La seconde conception, qui s'inspire moins de la sagesse divine, mais d'une psychologie et d'une morale plus humaine, est par là même plus compliquée, plus extérieure, un peu mécanique ; elle portera l'âme plus à s'examiner elle-même qu'à voir l'action de Dieu en elle. Elle dira surtout : « par votre effort, rendez efficace la grâce suffisante que Dieu donne à tous ; à vous de vous sauver et de vous sanctifier en mettant en œuvre les dons que Dieu accorde à tout chrétien ». Mettant moins sa confiance dans le secours du Seigneur, elle sera par suite moins exigeante ; car on ne peut pas demander beaucoup à l'homme qui ne peut compter sur le secours intrinsèquement efficace de Dieu pour arriver au bon consentement et s'y maintenir. Par là même, cette seconde conception conduira moins haut, et regardera généralement l'union mystique comme un don extraordinaire, qu'il serait présomptueux de désirer (1).

(1) Si, au sein de la même école, on voit se produire des divergences sur ce point, cela prouve seulement qu'il y a d'heureuses inconséquences chez certains théologiens, qui oublient leurs principes, lorsqu'ils voient dans certaines âmes l'action de Dieu particulièrement efficace et manifeste.

La première conception, croyons-nous, considère surtout les hommes comme ils devraient être, la seconde les considère surtout comme ils sont. *Le fait* doit-il nous faire oublier *le droit*, et la commune médiocrité l'ordre parfait que nous admirons chez les saints ? Ne confondons pas ce qui est *extraordinaire de fait* seulement, comme la vie mystique, avec ce qui est *extraordinaire de soi ou de droit*, comme le miracle. De ce que assez peu d'âmes sont *élues* ou *élevées* à la vie mystique, il ne faut pas conclure que peu y sont *appelées*. Parfois les traducteurs de saint Jean de la Croix, et d'autres auteurs spirituels écrivent *appelés à la vie mystique*, là où le texte original exige *élevés à la vie mystique*. C'est une grave confusion. « Il y a en effet beaucoup d'appelés, et peu d'élus », comme il est dit dans la parabole des invités, qui ne voulurent pas venir. Et cela est vrai, non seulement dans l'ordre général du salut, mais aussi dans celui de la sanctification parfaite (1).

(1) De plus, il faut distinguer entre vocation intérieure et extérieure, entre *vocation éloignée* et *vocation prochaine*, et cette dernière peut être elle-même soit *suffisante*, soit *efficace*. Cf. Salmanticenses, *de Praedestin.* disp. IV, dub. III. Saint Thomas remarque (II^{a} II^{ae}, q. 85, a. 5, ad. 2) : « Beaucoup suivent leurs passions, et leurs actes dépendent le plus souvent (*ut in pluribus*) des influences atmosphériques ; il y en a peu qui parviennent à se discipliner, ce sont les sages ». Il ne faudrait pas en conclure : les hommes en général ne sont pas *appelés* à vivre de la vie vraiment rationnelle. De ce que beaucoup de glands se perdent, faut-il nier *la loi* générale : le gland est fait pour produire le chêne ? De même parmi ceux qui étudient la doctrine d'un saint Augustin ou d'un saint Thomas, il n'y en a pas la moitié qui parviennent à se l'assimiler, à la repenser vitalement, à la bien comprendre ; cette compréhension n'est pourtant pas quelque chose d'extraordinaire, en dehors des lois du développement de l'intelligence. — De ce point de vue s'explique très bien, comme le dit le P. Lamballe (*La Contemplation*, p. 70), un texte de saint Jean de la Croix qui peut paraître au premier abord en opposition avec sa doctrine ; on lit *Nuit obscure*, l. I, c. 9 : « Dieu *n'élève pas* à cette contemplation (par-« faite) tous ceux qui désirent l'atteindre en suivant le chemin de « l'esprit ; il n'en prend pas même la moitié, et *Lui seul sait pour-« quoi.* »

Certains commentateurs hésitent moins, remarque le P. Lamballe, pour eux c'est bien simple : ce sont ces âmes, non élevées à la contem-

Si la fidélité au Saint-Esprit doit conduire normalement aux eaux vives de l'oraison, que faut-il dire des rapports de *la contemplation* et de *l'action apostolique*? L'intensité de la première demande-t-elle le sacrifice de la seconde, et celle-ci ne peut-elle espérer s'alimenter à la chaude et vive lumière de celle-là ?

La spiritualité dominicaine répond avec saint Thomas : l'enseignement de la doctrine sacrée et la prédication doivent dériver de la plénitude de la contemplation, *ex plenitudine contemplationis* (1) ; ces deux mots réunis ont un sens très élevé dans la langue de saint Thomas, toujours si parfaitement sobre.

La contemplation n'est pas ordonnée à l'action apostolique, comme un moyen subordonné à une fin, telle une étude faite à la hâte en vue d'un sermon ; mais elle la produit comme une cause éminente et surabondante. Le point culminant de la vie de l'apôtre, c'est l'heure d'union à

plation parfaite, qui sont dans la vie normale. Il n'y a pas à s'en étonner, ce sont les autres qui font exception. S. Jean de la Croix, lui, parle tout autrement ; et à la question posée, il répond comme S. Augustin au problème de la prédestination : parmi tous les fidèles *appelés* à la vie éternelle, pourquoi celui-ci est-il *prédestiné* plutôt que tel autre? *Dieu seul le sait*, dit S. Augustin. S. Jean de la Croix parle de même de la prédestination (*Montée*, l. II, c. 4) : « Il est vrai que les âmes, quelle que soit leur capacité, peuvent avoir atteint l'union, mais toutes ne la possèdent pas au même degré. Dieu dispose librement de ce degré d'union, car il dispose librement du degré de la vision béatifique ». Même doctrine chez saint Thomas, I^a, q. 25, a. 5.

Il ne faut donc pas confondre *vocation* et *prédestination* : il y a beaucoup d'appelés, peu d'élus. La vocation peut être éloignée, elle peut être prochaine et suffisante, sans être encore efficace. *La vocation* prochaine et efficace *à la contemplation mystique* et manifestée par les trois signes énumérés par saint Jean de la Croix (*Montée*, l. II, c. 11-13 ; *Nuit*, l. I, c. 9) et avant lui par Tauler, dont l'enseignement sur ce point est résumé dans *les Institutions*, c. 35. — Mais là encore, parmi ceux qui sont efficacement *appelés* à la contemplation mystique, tous ne sont pas *prédestinés* à un haut degré de cette contemplation, ni à une haute perfection. Inutile d'insister sur l'importance de cette remarque.

(1) II^a II^ae, q, 188, a. 6.

Dieu dans l'oraison. De cette union divine il doit descendre vers les hommes, l'âme pleine de charité et de lumière de vie, pour leur parler de Dieu et les tourner vers Lui.

Aussi saint Thomas considère-t-il la vie active et la vie purement contemplative comme moins parfaites que la vie apostolique qui les unit toutes les deux, et qui a pour fin la contemplation fructifiant par l'apostolat. Comme Jésus-Christ et les douze, l'apôtre doit être un contemplatif, qui livre aux autres sa contemplation pour les sauver et les sanctifier. *Contemplari et contemplata aliis tradere*, ce sont les mots de saint Thomas, devenus la devise de son Ordre (1). Avec les heures de recueillement qu'elle exige, la contemplation, loin de gêner l'activité apostolique, en est la source. Là où s'arrête notre contemplation, là s'arrête notre apostolat. Sans elle, sans le désir de s'y préparer, l'âme dominicaine, enflée d'une vaine science, ne rayonne plus. Le naturalisme pratique l'envahit et peut tout détruire ; elle devient la proie de l'orgueil intellectuel et n'a plus aucune ressemblance avec l'âme sainte et priante de

(1) II^{a} II^{ae}, q. 188, a. 6. — Dans le commentaire de cet article, Passérini remarque profondément, à la suite de plusieurs autres théologiens thomistes, que l'action apostolique n'est pas, au sens propre du mot, la fin (*finis cujus gratia*) de la contemplation, mais qu'elle en est l'effet (*finis effectus*). Ainsi l'Incarnation n'est pas ordonnée à la rédemption de l'humanité comme un moyen à une fin supérieure, mais comme une cause à un effet inférieur. Le Christ, dit saint Thomas (I^{a}, q. 20, a. 4, ad 1^{m}), est plus aimé de Dieu que tout le genre humain, et que toutes les créatures ensemble... Il ne perd rien de son excellence, du fait que Dieu l'a livré à la mort pour notre salut ; bien au contraire il est devenu ainsi le glorieux vainqueur du péché et de la mort. — Ce que Dieu a voulu de toute éternité, ce n'est pas l'Incarnation subordonnée à la Rédemption, comme un moyen à une fin supérieure, c'est l'Incarnation rédemptrice. De même *la fin d'un ordre de vie mixte ou apostolique*, ce n'est pas l'apostolat, auquel la contemplation serait subordonnée comme à une fin supérieure, *c'est la contemplation fructifiant par l'apostolat*. « Religio mixta respicit principaliter contemplationem ut fructificantem ad extra ad animarum salutem. » *Passerini*, O. P., in II^{ae} II^{ae}, q. 188, a. 6. Item *Salmanticenses, de Statu religioso in communi*, disp. II, dub. III.

Dominique, qui se nourrissait incessamment « à la table de la Croix du Sauveur ».

La contemplation divine nous fait oublier ce qui flatte ou ce qui brise notre pauvre petite personnalité, pour nous faire toujours penser à Dieu et aux âmes, et nous donner la force de surmonter toutes les contradictions. Elle supprime la fièvre de l'agitation superficielle préoccupée des riens d'une vie et d'une science toutes matérialisées. Elle spiritualise, donne d'agir en élévation et en profondeur, elle fait dire beaucoup en peu de mots lentement prononcés et qui ne s'oublient plus. Seule la contemplation très aimante de la lumière de vie, de l'amour infini de Dieu pour nous, de la surabondante Rédemption, de la vie éternelle commencée dans les âmes, peut faire prêcher, avec un zèle infatigable, non seulement la lettre, mais l'esprit tout surnaturel de l'Évangile. Alors seulement l'apôtre communique quelque chose de cette parole de feu, dont parle le Psalmiste, *ignitum eloquium tuum vehementer* (1) : « parole vivante de Dieu, plus acérée qu'aucune épée à deux tranchants, si pénétrante qu'elle va jusqu'à séparer l'âme de l'esprit,... démêler les sentiments et les pensées secrètes des cœurs (2) » pour les arracher au mal et les convertir à Dieu.

Cette vie contemplative et apostolique n'est pas impossible, les saints et les bienheureux de l'Ordre de Saint-Dominique et de plusieurs autres familles religieuses l'ont vécue. Par la force de la grâce divine nous pouvons et devons la vivre. Daigne le Patriarche des Prêcheurs nous obtenir cette grâce ; demandons-la-lui par cette prière qui caractérise si bien la mission qu'il a reçue et qu'il conserve : « O lumen Ecclesiae, doctor veritatis, rosa patientiae, ebur castitatis, aquam sapientiae propinasti gratis : Praedicator gratiae, nos junge beatis. »

fr. Reg. Garrigou-Lagrange, O. P.
Rome, Collège Angélique.

(1) Ps., 118, 140.
(2) Hebr., IV, 12.

La place de la liturgie dans la spiritualité dominicaine

Au XIII[e] siècle, il y avait encore dans l'Église d'Occident une grande variété liturgique. Chaque église particulière avait, sinon sa liturgie, du moins ses rites, ses coutumes propres, le Pape ayant jusqu'alors laissé aux évêques et aux supérieurs religieux une assez large liberté. Certains évêques ne se privaient pas pour ajouter et retrancher dans la liturgie de leur église.

Né aux premiers débuts du XIII[e] siècle, l'Ordre de Saint-Dominique eut à souffrir de cette variété qui devenait chez lui confusion. Chaque religieux apportant la liturgie de son pays natal, il s'ensuivait entre les couvents et même entre les religieux, quand ils se réunissaient en assemblées générales, une diversité gravement nuisible à la dignité du culte divin. On s'en émut de très bonne heure et les chapitres généraux décidèrent de couper court à cet inconvénient en uniformisant la liturgie : dans tous les couvents de l'Ordre, à quelque couvent qu'ils appartinssent, on célébrerait la messe et l'office de façon identique. Après plusieurs essais, on adopta, en 1254, les livres liturgiques établis par le B[x] Humbert de Romans, et on les imposa aussitôt à tous les couvents. Treize ans après, le 7 juillet 1267, Clément IV approuvait solennellement et prenait sous la protection du Siège apostolique l'œuvre liturgique

de Maître Humbert. C'est ainsi que l'Ordre de saint Dominique fut amené à se donner une liturgie particulière qu'il a conservé depuis lors.

Mais il ne faudrait pas exagérer l'originalité de cette œuvre. Jamais le B^x^ Humbert n'eut l'idée d'inventer une liturgie. Il se contenta de choisir, de recueillir, de modifier quelquefois, surtout d'unifier les cérémonies, prières, textes et chants en usage autour de lui. La liturgie dominicaine est essentiellement une liturgie romaine (1). Si nous voulions absolument lui décerner une note spéciale, nous dirions qu'elle revêt, dans ses cérémonies, un caractère de solennité austère imprimé par un ensemble d'antiques observances et un chant sobre, et qu'elle a marqué ses prières et ses textes d'un certain cachet théologique qu'on ne s'étonnera pas de trouver chez un Ordre voué à l'étude et à l'enseignement de la doctrine sacrée.

Toutefois ce n'est pas là-dessus que nous voulons insister, mais sur la place de la liturgie dans la formation dominicaine. Cette place est très importante, capitale. Fondant un Ordre canonial, comme le déclare Honorius III, le 22 décembre 1216, dans la bulle même de fondation, saint Dominique ne pouvait que demander à ses fils ce qu'il appelle dans les Constitutions la *Solemnis divini officii recitatio*, et adopter l'office canonial avec ses rites et son cérémonial traditionnel. La liturgie devait être à la base de la vie conventuelle et de la formation religieuse.

En fait, c'est la liturgie qui règle la vie quotidienne du Frère Prêcheur. Etudes, récréation, repos même, s'écoulent dans les limites que détermine l'économie des divins offices. Au milieu de la nuit la cloche appelle les Frères à Matines : tandis que les ténèbres couvrent le monde, ils vont veiller et prier pour faire monter la louange vers Dieu, réparer les crimes et les désordres nocturnes. A l'aube ils reviennent offrir les prémices du jour nouveau

(1) Sur ce point, voir dans les *Analect. Ord. Præd.*, XIII, d'intéressants articles du R. P. Vincent Laporte.

en célébrant Prime. Plusieurs fois le jour le retour régulier des heures les agenouille périodiquement au pied de l'autel : Tierce, Sexte, None, Vêpres, tour à tour les retrempent dans la ferveur et les empêchent de s'oublier loin de Dieu. Enfin, le moment du repos revenu, c'est encore la prière liturgique qui ferme par les Complies, toujours célébrées solennellement, la journée qu'elle a ouverte par les Matines. La prière liturgique forme la trame de la vie dominicaine. L'office prime tout : *debet nostris actionibus anteferri*, déclare le chapitre général de 1481.

*
* *

Pourquoi cela ? C'est que la liturgie, selon le mot de Dom Festugière, est la « méthode authentiquement instituée par l'Église pour assimiler les âmes à Jésus » (1).

Il y a des méthodes de spiritualité qui attirent davantage l'attention du chrétien sur sa misère propre, ses passions, ses défauts, ses péchés, sur la vanité ou la bassesse de la vie présente. Et cette considération est incontestablement utile et même nécessaire. Il y a des heures où tout chrétien doit s'y porter. Toutefois les maîtres de la spiritualité dominicaine ne croient pas que ce soit toujours l'heure, et ils estiment qu'il est une considération bien plus simple et en tous cas plus efficace : la considération habituelle de Jésus, et en lui de la divine Trinité. Puisque le baptême a pour but de nous incorporer au Christ et que la profession religieuse cherche à porter la vertu du baptême à sa puissance extrême, n'est-il pas plus simple et, si l'on peut dire, plus direct de s'occuper avant tout de considérer le Christ dans ses mystères, ce qu'il est, ce qu'il dit et ce qu'il fait, et d'attirer la grâce qui en découle ? C'est pourquoi il est recommandé à l'âme dominicaine de vivre de la liturgie, celle-ci étant comme le prolongement des mystères du Christ.

(1) *La liturgie catholique*, Maredsous, 1913, p. 119.

Ils rapetissent, en effet, étrangement le culte divin et même la vie de l'Église, ceux qui ne voient dans les fêtes liturgiques que des anniversaires ou le souvenir d'événements accomplis autrefois pour notre salut. Elles sont bien plus que cela. Rien de plus actuel que la liturgie. Ses fêtes sont un renouvellement, un recommencement. C'est *aujourd'hui* que les mystères du Christ, toujours présents, toujours agissants, opèrent dans les âmes, sanctifient, divinisent. Le Christ est toujours vivant. *Christus heri et hodie et ipse in sæcula,* dit saint Paul (1). Cette triple existence du Christ dans le sein du Père, dans sa vie mortelle au milieu des hommes, dans l'Église jusqu'à la fin des temps, la liturgie la manifeste et la communique. Jésus est là, devant nous, poursuivant sa vie, renouvelant ses mystères *afin que nous y participions.*

Considération capitale dans le sujet qui nous occupe : ces mystères du Christ sont reproduits non seulement pour que nous en prenions occasion de rendre à Dieu un culte de louange et de gratitude, mais afin que la grâce du mystère renouvelé vienne en nous et que nous participions à un état spécial de la sainte Humanité. « Ce que nous savons avoir été une fois accompli dans une réalité divine, dit saint Augustin, c'est cela même que la liturgie renouvelle fréquemment dans les âmes pieuses (2). »

Nous retrouvons là le profond enseignement de saint Paul sur le corps mystique du Christ. A qui entend cette doctrine il devient évident que l'un des principes essentiels de l'ascèse chrétienne est que les états et les actions du Verbe incarné doivent se reproduire en nous. « Tout ce qui a eu lieu sur la croix, dit encore saint Augustin (3),

(1) *Hebr.*, XIII, 8.

(2) *Serm.* CCXX in vig. Pasch. II : « Quod semel factum in rebus veritas indicat, hoc sæpius celebrandum in cordibus piis solemnitas renovat. »

(3) « Quiquid gestum est in cruce Christi, in sepultura, in resurrectione tertia die, in ascensione in cælum, in sede ad dexteram Patris, ita gestum est ut his rebus, non mystice tantum dictis sed

dans le tombeau, à la résurrection, à l'Ascension et sur le trône à la droite de Dieu le Père, tout cela est le type de la vie chrétienne que nous devons mener. » « Sache-le bien, ma fille, disait le Père éternel à sainte Catherine de Sienne, tous les mystères, toutes les actions accomplies en ce monde par ma Vérité avec mes disciples ou sans eux, étaient représentatifs de ce qui se passe dans l'âme de mes serviteurs (1). » Être saint, c'est donc devenir par la grâce ce que Jésus est par nature, c'est reproduire en nous qui sommes ses membres la vie qu'il a menée jadis dans son humanité personnelle. Lui-même nous avertit qu'il poursuit ce but quand il dit à la même chère sainte : « En prenant votre nature, je me suis fait semblable à vous. En conséquence je ne cesse plus de travailler à vous rendre semblables à moi, autant que vous en êtes capables, et je m'efforce de renouveler dans vos âmes, alors qu'elles marchent vers le ciel, tout ce qui s'est passé dans mon corps (2). »

Mais où donc s'accomplit ce divin « travail » d'assimilation ? D'abord dans la célébration de la liturgie dont le sacrifice de la messe est le centre. Au chœur, le religieux ne cesse de se trouver en face de Jésus. D'un bout de l'année à l'autre, l'Église déroule à ses yeux le cycle complet des mystères divins ; chaque jour, c'est une autre manifestation de la sainte Humanité et de la divinité, offrant ample et magnifique matière de contemplation ; chaque jour, c'est une participation plus étroite aux sentiments particuliers, aux dispositions intérieures qui animaient Jésus dans chacun de ses états ; une source nouvelle de grâce qui s'ouvre, la grâce méritée par Jésus quand il accomplit ce mystère pour la première fois. Qu'il suive avec intelligence et amour les cérémonies saintes, le religieux ne cessera d'avancer dans la transformation surnaturelle, terme de sa vocation, car Jésus sera toujours devant lui

etiam gestis, configuraretur vita christiana quæ hic geritur » (Enchir., c. 53.)

(1) S. Cather. de S., *Dialogue*, CXLVI, éd. Fiorilli, p. 339.

(2) Legend. B. Raym., P. I, c. II. Ed. Hugueny.

comme le modèle à imiter, la divine « copie », forme de notre prédestination, dont parle saint Paul (Rom., VIII, 20), mieux encore, Jésus ne cessera de venir en lui comme le premier auteur de sa propre image, ainsi qu'il le disait dans les paroles citées plus haut à sainte Catherine de Sienne. Au temps de l'Avent, il viendra communiquer surtout les grâces de sa vie intérieure; au temps de Noël, une grâce de renouvellement, une nouvelle naissance qui fera davantage participer à sa filiation divine ; au Carême, il nous fera « mourir au péché », il « nous crucifiera avec lui », « nous ensevelira avec lui » (Rom., VI, 4), pour nous faire ensuite « ressusciter avec lui » (Eph., II, 6), « marcher dans une vie renouvelée », libre et toute spirituelle, et enfin « nous asseoir avec lui dans les cieux » (Eph., II, 6). Entre temps il se manifestera dans ses membres, les saints qui le prolongent à travers les siècles, si bien que ce sera *le Christ total* (1), pour nous servir du mot de saint Augustin, qui se sera révélé et donné dans une sorte de communion perpétuelle à tous ses mystères, à ses dispositions intérieures, à ses sentiments, à toute sa grâce, soit dans sa personne même, soit dans ses membres.

On comprend maintenant pourquoi saint Dominique a fait si large place à la liturgie dans la vie de ses fils. Certes c'est d'abord parce qu'elle est par excellence la louange divine et qu'elle nous met à même d'acquitter notre premier devoir, la glorification de Dieu ; mais aussi parce qu'elle mène le religieux à la perfection de son état, parce qu'elle est la voie la plus simple et la plus sûre pour s'assimiler au Christ-Jésus.

*
* *

Mais quels rapports, demandera-t-on, dans la vie domi-

(1) S. August., *De unitate Ecclesiae*, IV : « Christus totus caput et corpus est : caput unigenitus Dei Filius et corpus ejus Ecclesia. »

nicaine, entre la liturgie d'une part, et de l'autre l'étude et l'apostolat dont l'importance est si grave? Elles ne sont plus rares, les congrégations religieuses qui ont sacrifié la célébration solennelle de la liturgie précisément dans le but de donner plus de liberté à leur ministère. Vie liturgique et vie apostolique s'opposeraient-elles? Nous sommes loin de le penser, et voici pourquoi.

Notons d'abord que la liturgie n'écarte pas le religieux de l'objet essentiel de son étude. Que doit étudier le Frère Prêcheur? Principalement la science sacrée, la théologie, la Bible. Et qu'y a-t-il donc dans la liturgie, sinon le dépôt de la doctrine catholique condensée dans les prières, dans les extraits de l'Écriture et les textes des Pères? C'est le dogme vivant, parlant au cœur comme à l'intelligence.

Cela fait comprendre par quel dessein bien défini nos pères ont réglé la distribution de l'office divin de sorte qu'il enveloppât les travaux du religieux. Aujourd'hui, le sens liturgique s'étant émoussé, on serait tenté de voir dans cette distribution un obstacle au travail intellectuel et de grouper la récitation de plusieurs parties de l'office afin d'avoir ensuite de longues heures d'étude non interrompue et par là, croit-on, plus utile. Ce serait dévier de l'esprit primitif et changer les antiques mœurs. Nos Pères suivaient les coutumes apostoliques et récitaient chacune des diverses Heures à divers moments du jour et de la nuit. Ils voyaient mieux que nous l'étroite relation de la prière et de l'étude. S'ils coupaient régulièrement l'étude par la prière liturgique, ils n'entendaient pas la sacrifier : ils savaient qu'elle en serait plus fructueuse. Le retour fréquent au chœur empêche l'étude d'être un simple travail intellectuel, une spéculation abstraite et froide ; il entretient le contact intime avec Dieu et maintient le religieux dans l'esprit de contemplation. Peut-on mettre en doute que le danger d'intellectualisme menace quiconque fait profession d'étudier, de critiquer, d'enseigner? Quel érudit n'avouerait que, à des heures trop fréquentes, la curiosité de l'esprit gêne la ferveur du cœur? Quel théologien

songerait à nier que l'élan de sa prière n'atteint pas toujours la hauteur de son savoir ? Hélas ! est-il une chimère, le théologien qui connaît Dieu plus qu'il ne l'aime, le docteur en science sacrée ardent dans la dialectique contre l'hérésie et mou dans le service du Seigneur ? C'est un fait, l'intellectualisme menace de dessécher le cœur, de refroidir et de stériliser l'oraison. Et quelle pourrait bien être l'utilité, au point de vue surnaturel et au point de vue apostolique, d'une étude que ne vivifierait pas la charité ?

Or la liturgie rétablit l'équilibre entre la vie intellectuelle et la vie affective. Loin d'empêcher l'étude, l'office la soutient, il en est le complément, il l'achève en la fécondant, car la vérité que le religieux cherchait dans les livres, il la retrouve dans les formules liturgiques, non plus abstraite, mais vivante, enveloppée d'amour, plus suggestive, plus pénétrante ; dans ces stations près de l'autel, l'âme s'assimile le fruit du travail, de la tête la vérité descend dans le cœur où elle s'échauffe et suscite les résolutions qui gouvernent la vie. Grâce à la liturgie, la théologie devient une science pénétrée de haute spéculation.

« Lorsque vous étudiez, disait à ses frères saint Vincent Ferrier, de temps en temps mettez-vous à genoux et faites monter à Dieu une brève et ardente prière, ou même sortez de votre cellule, allez à l'église, au cloître, là où l'Esprit vous entraînera : par une prière vocale ou simplement par vos gémissements et les ardents soupirs de votre cœur, implorez le secours divin, présentez au Très-Haut vos vœux et vos désirs, appelez les saints à votre aide... Puis rappelez à votre mémoire ce que vous étiez en train d'étudier : vous en aurez alors une intelligence plus claire. Revenez à l'étude et de nouveau à la prière, combinant les deux exercices. Par cette alternative, vous aurez et le cœur plus fervent dans la prière et l'esprit plus éclairé dans l'étude (1).

(1) Saint Vincent Ferrier, *La Vie spirituelle*, P. II, c. v, éd. Bernadot, p. 56.

C'est ainsi qu'étudiait saint Thomas. Le grand Docteur n'usait que le moins possible des dispenses auxquelles lui donnaient droit ses leçons et la composition de nombreux ouvrages. Et non content d'être assidu au chœur, il y arrivait avant les autres et y faisait de longs séjours. Quand on lui demandait pourquoi il interrompait son travail, il répondait : « Je renouvelle ma dévotion pour m'élever plus facilement ensuite à la spéculation. »

Ainsi s'allient la fréquence de la prière liturgique et la fécondité du travail intellectuel.

On devine un autre effet de la liturgie : elle habitue le religieux à tout rattacher à une idée centrale, à grouper les jugements de son intelligence, les affections de son cœur, en un mot tous les éléments de sa vie intellectuelle et morale autour de l'idée du Christ Jésus vivant devant lui, idée par laquelle il voit, il comprend, il juge, il aime. De là une magnifique et puissante unité. Tout ce qu'il touche, les moindres parcelles de vérité qu'il considère, il les anime d'un vaste mouvement de pensée et de cœur qui aboutit à Dieu. Il n'étudie rien que sous la lumière de Dieu, *sub ratione Dei*, selon le mot de saint Thomas. Dieu d'abord : tel est le principe unificateur que lui donne la liturgie ; et il se trouve que cette directive intellectuelle est exactement celle que lui donne d'autre part la théologie thomiste. Esprit thomiste, esprit liturgique se rejoignent pour porter leur disciple sur ces sommets où il lui est aisé de mettre de l'ordre dans ses acquisitions les plus variées, de les hiérarchiser, parce qu'il voit tout d'un point de vue universel, *In Deo, in summo rerum vertice*, selon le mot magnifique de saint Thomas.

* * *

Après ce que nous venons de dire, il paraîtra sans doute à plusieurs inutile d'insister sur les bienfaits rendus par la liturgie à l'homme apostolique. Nous résumerions volontiers notre pensée en quelques mots : la vie active trouve dans la prière liturgique sa base la plus ferme.

Que faut-il au Prêcheur pour son ministère? La science? Sans aucun doute. Mais une science vivifiée et fécondée par la charité : par elle-même la science ne détermine pas à l'action, encore moins au don de soi. Sans la charité elle ne fera jamais un apôtre. Elle ne suffit même pas à faire un contemplatif. La contemplation religieuse, quoiqu'elle réside essentiellement dans l'intelligence, commence et finit dans la volonté. Parce qu'on aime Dieu, on veut le connaître, parce qu'on le connaît, on l'aime davantage. L'amour est le commencement et la fin, et c'est lui, ici-bas du moins, qui fait la perfection dernière de la vie.

Le Frère Prêcheur n'entrera donc pleinement dans sa vocation que si la connaissance qu'il a de Dieu par l'étude cesse d'être abstraite pour devenir une science vivante et active, *une science qui aime* et par conséquent se dévoue et se donne. Mais la charité est un don de Dieu, par sa nature même hors de portée. Elle s'obtient par la prière, et pratiquement pour nous surtout par la prière liturgique qui, de ce fait, devient la plus directe et la plus efficace préparation à l'apostolat. Les heures les plus importantes de l'apôtre, les plus pleines, les plus lourdes de bienfaits futurs sont celles qu'il emploie à s'assimiler au Christ, et par conséquent à se rendre capable de sanctifier les âmes. C'est là le sommet de sa vie.

D'ailleurs la prière liturgique n'est-elle pas déjà par elle-même un moyen d'apostolat? Personne ne songera à nier qu'elle soit une immense puissance d'intercession. Si la simple prière du chrétien est une force, que dire de la prière de l'Église, de l'Epouse implorant l'Époux? Or au chœur le religieux est député par l'Eglise pour offrir en son nom le tribut nécessaire de la louange, il est sa voix : sa supplication en acquiert une efficacité souveraine. Nouveau Moïse, il désarme la colère de Dieu. Lorsque, au milieu de la nuit, il quitte sa couche pour se rendre au chœur et célébrer Matines, il a conscience de mériter son titre de Prêcheur; à cette heure aussi il distribue la vie ; sa prière est une prédication.

Elle est en outre une réparation des désordres de nos

malheureux temps. La plus grave offense que Dieu reçoive des hommes n'est pas dans la chute des sens, mais dans l'infidélité et la corruption de l'esprit, dans l'organisation de la vie individuelle et sociale en dehors de Dieu. Le naturalisme et le rationalisme reposent sur le mépris de Dieu. Contre cette satanique doctrine, la vie liturgique du religieux est une protestation incessante, une réparation exacte. En s'occupant principalement de Dieu, il proclame que Dieu est au-dessus de tout et qu'il doit être « le premier servi », selon la claire parole de sainte Jeanne d'Arc ; il proteste que Dieu est assez beau pour captiver tous les regards de l'âme, assez haut pour dépasser tous les besoins de vérité de l'intelligence, assez bon pour contenter et déborder tous les désirs du cœur.

Heureux donc le Frère Prêcheur voué par son devoir d'état à l'Office divin ! Heureux ceux qui savent vivre de la liturgie ! « Ils sont devant le trône de Dieu et le servent jour et nuit dans son sanctuaire. Et celui qui est assis sur le trône habitera en eux... L'Agneau sera leur pasteur et les conduira aux sources des eaux de vie (1). » En louant le Seigneur par une louange parfaite, ils se sanctifient. et ils sanctifient. « Tandis qu'ils s'efforcent de ne rien préférer à l'Office divin et s'empressent à déployer dans la célébration tout le soin et la recherche que réclame une fonction si auguste, la science de leur propre sanctification leur est communiquée sous la forme qu'ils doivent réaliser au plus profond d'eux-mêmes. Et s'il arrivait que, dans une fonction liturgique, les âmes appelées à y prêter leur concours fussent toutes bien près de la perfection de leur culte liturgique individuel, c'est-à-dire de la vie spirituelle, il s'en faudrait de peu que les saints anges ne se crussent au ciel en une pareille assemblée. A coup sûr, les divines complaisances seraient sans mesure et le rayonnement d'un tel centre serait l'étonnement du monde entier (2). »

M.-V. Bernadot.

(1) Apoc., VII.
(2) *La vie spirituelle et l'oraison*, Solesmes, 1899, p. 468.

L'oraison dominicaine

Ce n'est que tardivement que fut insérée dans la législation dominicaine l'obligation pour les frères de faire chaque jour une demi-heure au moins d'oraison mentale. Primitivement, une telle ordonnance eût semblé incompréhensible; et les disciples de saint Dominique et de saint Thomas d'Aquin n'eussent point admis que l'on pût réduire à une fraction de leur journée, mathématiquement calculée, ce qui, à leurs yeux, était l'occupation essentielle du frère Prêcheur. En dehors des heures consacrées à l'apostolat auprès des âmes, l'existence entière du Religieux s'écoulait au chœur ou dans la cellule : au chœur, où allègrement et d'une allure décidée, il chantait de nuit et de jour les louanges divines; dans la cellule, où il ne devait que « lire, écrire, ou prier ».

Un silence ininterrompu enveloppait son âme d'une atmosphère recueillie et pacifiante. Aux *locutoria* seulement le frère pouvait parler : encore devait-il, à l'exemple de Dominique, ne s'entretenir avec ses pareils que de choses divines. Partout le Couvent se présentait comme un immense temple : les images pieuses représentées sous les arceaux des cloîtres, dans le grand dortoir, et plus tard dans les cellules; les tombes alignées sous le cloître des morts; le voisinage immédiat de l'église qui formait un côté du monastère; et jusqu'à la lumière discrète que lais-

saient entrer de hautes mais étroites fenêtres ogivales : tout contribuait à frapper l'âme et à l'élever doucement au-dessus d'elle-même : on comprend ce vieux chroniqueur qui, parlant du Couvent des prêcheurs, l'appelle *Domus contemplationis*, la Demeure de la contemplation.

On ne s'étonne donc pas d'apprendre, des vieilles Annales, qu'au terme de journées bien remplies, les frères sentissent le besoin de trouver un repos mérité dans de longues et ferventes prières. Ils suivaient l'exemple de leur saint fondateur qui se délassait dans de pieuses oraisons des fatigues d'un apostolat incessant. Jourdain de Saxe, deuxième général de l'Ordre, avait donné le même exemple d'un recours continuel à la contemplation. De même, saint Thomas d'Aquin, pour ne citer que ceux-là. Avant même de fixer dans une formule lapidaire et qui restera pour les siècles la caractéristique incomparable de l'Ordre, l'illustre théologien avait pratiqué, en toutes les circonstances d'une vie si une, cette contemplation si haute et si sereine qui était devenue comme connaturelle à son âme tellement élevée au-dessus des passions qu'elle mérita pour l'éternité l'appellation d'Angélique. « Telle était la ferveur des premiers frères, rapporte le chroniqueur Gérard de Frachet, que rien n'est capable d'en donner une idée. Ils prolongeaient leur prière de la nuit à l'aurore. Rarement, ou plutôt jamais l'Église n'était sans des frères en oraison, si bien que pour être sûr de les trouver tout de suite, les portiers allaient d'abord les chercher en ce saint lieu. Ils attendaient l'heure des Complies comme une fête. L'office fini, après avoir salué la Reine et l'Avocate de notre Ordre, ils prenaient de dures disciplines, puis chacun faisait comme des pèlerinages d'autel en autel, se prosternant avec humilité et pleurant avec tant de componction que leurs cris d'amour s'entendaient au dehors. Après Matines, peu revenaient à leurs livres, encore moins au lit. Ils aimaient mieux courir à l'autel de la bienheureuse Vierge, autour duquel on voyait parfois une triple rangée de Frères recommandant avec des élans de ferveur admirable et

l'Ordre et eux-mêmes. Personne ne pourrait dire leur dévotion à Notre-Dame. Dans leur cellule ils avaient devant eux son image et celle de Jésus crucifié, afin que, soit en lisant, soit en priant, soit en s'endormant, il leur fût aisé de les regarder et d'en obtenir un regard de Miséricorde ».

C'est de ces prières particulières, *orationes secretae* comme les appelaient nos Pères, que nous voulons entretenir le lecteur; non point dans le but de retracer la méthode qu'y suivaient les Frères : ils n'en avaient point; mais bien plutôt afin d'en souligner l'allure générale et la caractéristique si frappante.

*
* *

L'on aura remarqué tout d'abord que ces oraisons étaient toujours le prolongement ou la préparation de la prière liturgique. Et ceci ne nous doit point surprendre. L'Ordre des Prêcheurs, si hardi novateur fût-il dans son but essentiel, la prédication apostolique, s'était affirmé pour tout le reste fils des traditions les plus vénérables. Dominique, le fondateur, était clerc d'église depuis sa plus tendre enfance et avait connu et aimé l'existence régulière et tranquille du Chapitre, appliqué à la louange divine. Dès Gumiel d'Izan ç'avait été là son assidue occupation : « progressivement l'admirable enfant s'initiait à tout ce qui regarde le culte divin. Il passait de longues heures à l'église, psalmodiait avec les clercs, chantait des hymnes, faisait son service autour de l'autel, assistait aux saints mystères, servait les ministres du Christ et les Prêtres (1) ». Il connaissait la Règle des Prémontrés à laquelle il devait faire tant d'emprunts dans la rédaction des Constitutions primitives de l'Ordre; et l'histoire et la tradition ont enregistré avec quelle piété, au cours de ses voyages apostoliques, il frappait aux portes des monastères bénédictins, bernardins ou chartreux, qu'il trouvait sur sa route, et y vivait,

(1) Thierry d'Apolda, *Vita S. Dominici*, 15.

pendant les courtes heures de son repos, de la vie monacale qui y rayonnait. Le B^x^ Réginald, comme le fondateur, était venu d'un Chapitre : le B^x^ Jourdain avait connu à Paris les solennités de Notre-Dame : l'on pourrait ainsi, pour bien des premiers Pères, ceux surtout (et ils furent si nombreux!) recrutés au sein des Universités, relever une lointaine préparation qui les rendait si aptes à devenir eux-mêmes des Réguliers. Surtout, nous n'avons pas le droit d'omettre que Thomas d'Aquin avait été l'élève du Mont-Cassin... : ce que l'Antiquité avait de plus vénérable et de plus sacré avait ainsi formé, de cette première formation qui s'imprime si profondément que les traces n'en disparaissent jamais, celui que le nouvel Ordre devait compter comme le plus glorieux de ses fils, et qui devait donner à sa famille religieuse une frappe si puissante.

Il ne nous en coûte nullement d'affirmer que nous sommes tributaires du passé : et il n'est que justice de rappeler ceux qui furent nos « maîtres dans le Christ » (1), avec la reconnaissance et la vénération d'un Thomas d'Aquin parlant du grand saint Benoît.

Une autre remarque nous arrêtera. Saint Dominique, le premier, avait donné l'exemple de ces pèlerinages d'autel à autel. Ainsi, il ne craignait point, le grand Contemplatif, pour venir à l'aide à son âme, qui inévitablement a connu ses heures d'impuissance et d'aridité, de recourir à d'ingénieux expédients, pour réchauffer la dévotion. Ces pieux exercices étaient un pressant appel aux Saints, patrons des autels de l'Église, et en même temps une leçon vivante par les souvenirs que la statue ou la peinture évoquaient. De même, Dominique avait pratiqué ces humbles prostrations, et ces différentes attitudes corporelles : expressions sensibles des mouvements qui emportaient son âme, et aussi soutiens efficaces de l'ardente dévotion qui la consumait. Et nous devons croire que de telles pratiques ne manquaient jamais de produire leur effet : au retour, le vénéré

(1) Gal. III, 24.

Père se sentait l'âme débordante du feu de la charité : et l'amour divin l'emplissait tellement que des « rugissements » s'échappaient de sa poitrine, à ce point forts qu'ils éveillaient les frères, couchés tout près dans le grand dortoir.

*
* *

Qu'étaient ces oraisons ardentes ?

A première vue, la réponse paraît devoir bien être insoluble. En passant à une vie meilleure, ces âmes de feu n'ont-elles pas emporté le secret de leurs célestes épanchements ? Et cependant, quel intérêt pour nous, et quelle sublime leçon il y aurait, à connaître les élans qui les remplissaient d'une charité si grande et d'une force dont ne triomphait aucun obstacle !

Disons-le tout de suite, il n'est pas impossible d'en savoir quelque chose. Des formules anciennes de leurs prières, les descriptions des vieilles chroniques, l'atmosphère en laquelle ils vivaient, de vivantes traditions, et jusqu'à l'interprétation artistique donnée par les meilleurs, aux vénérables Pères qui les avaient précédés : de tout cela il est possible, sinon facile, de glaner les données indispensables pour une reconstruction authentique de l'oraison dominicaine.

Source d'union à Dieu, la prière, pour le fils de Dominique, n'est pas une fin, mais un moyen. Et comme tout moyen, elle doit être ordonnée à sa fin et est par cette fin commandée. Or la fin du Prêcheur était à tel point spéciale que c'est du côté de cette fin que l'Ordre fut si profondément novateur. Essentiellement apostolique, il est ordonné à la conversion des âmes par la prédication de la vérité : et ceci n'est possible, comme le soulignera puissamment saint Thomas d'Aquin, que dans la mesure où le frère Prêcheur est lui-même rempli de vérité, *ex plenitudine contemplationis* (1).

(1) II^{a} II^{ae}, q. 188, art. 6.

Le culte de la vérité, — et de la vérité possédée, — et possédée au plus haut degré possible, voilà donc ce qui sera essentiel, et ce, faute de quoi le frère Prêcheur ne serait plus, pour citer saint Paul dont la pensée ne peut pas ne pas s'imposer à nous, qu'un airain retentissant, *æs sonans, cymbalum tinniens* (1). Et s'il est vrai que, parlant ainsi, l'apôtre vise le prédicateur qui serait dépourvu de charité, nous ne verrons là qu'un motif de plus d'insister sur le très intéressant sujet qui nous occupe.

Il y a deux manières, en effet, de connaître la vérité. L'une, spéculative, froide : ainsi on étudie sur des peaux mortes, — ces manuscrits que saint Dominique n'hésita point, si précieux soient-ils, en raison surtout des gloses du jeune étudiant, à vendre pour subvenir à de pauvres membres du Christ qui souffraient de la faim ; ainsi obtient-on une connaissance qui peut être sublime, mais qu'un Thomas d'Aquin avec un certain dédain qu'il faut savoir comprendre qualifiera de *paille*, — avec la même sévérité qu'un saint Paul écrivant *scientia inflat* (2) — paille, c'est-à-dire quelque chose de mort, stérile, incapable absolument par soi seule d'échauffer une âme. Mais paille, c'est-à-dire encore quelque chose qui peut alimenter un feu : qu'elle soit là, la flamme de la divine charité, et la science lui fournira de quoi s'entretenir. Et il y a la connaissance pratique, expérimentale, toute chaude et toute réchauffante : celle que l'on acquiert en éprouvant en soi-même « le goût de la divine douceur et la complaisance de la volonté divine (3) », celle que l'on trouve, non pas dans les écrits des hommes, mais au pied de l'autel, ou, plus et mieux encore, lorsque, comme saint Jean à la Cène, on repose sa tête sur la poitrine du Maître, ou, comme saint Thomas d'Aquin, on appuie longuement son front brûlant sur la porte du Tabernacle, et que l'on frappe avec insistance pour obtenir que la lumière jaillisse...

(1) I Cor., XIII, 1.
(2) I Cor., VIII, 1.
(3) Cf. II^{a} II^{æ}, q. 97, art. 2, ad 2.

Le culte de la vérité se manifestant par une étude profonde, ininterrompue : il n'en saurait être question présentement; mais il doit rester bien entendu que cette étude, indispensable, essentielle, est comme le soubassement rigoureusement exigé pour l'oraison dominicaine (1). Celle-ci, d'autre part, est non moins indispensable : et ne serait-ce point contradictoire que de parler d'un théologien, — ou d'un prédicateur de Dieu, — qui n'aimerait pas ?

Parlerons-nous de préparation ? Elle s'impose, — avec le temps redoublant d'exigences, et portant le frère à un silence, — ce silence qui a une si large place dans sa vie ! — qu'aucun écho du monde ne viendra jamais troubler, et qui aidera si puissamment au maintien, dans l'ordre et l'harmonie, de toutes les puissances de l'âme. Silence qui n'est point vide au reste, comme faussement le pourraient croire certains : mais bien plutôt rempli de ce « ruminement » de la doctrine sacrée, qui est déjà une contemplation commencée.

Et tout est bon, ensuite, pour continuer cette prière. La mémoire évoque les connaissances déjà acquises, qui se replacent docilement dans la lumière qui seule les peut mettre pleinement en valeur : et à les contempler ainsi longuement, l'âme découvre en elles des aperçus jusqu'alors non entrevus. Et c'est le désir de ces aperçus nouveaux, tels qu'on en a préalablement expérimenté et dont on sait qu'ils sont sources d'amour, — qui provoque cet empressement à reprendre l'oraison, dès que la cessation des occupations la rend possible, et qui faisait soupirer les frères après l'office des Complies comme on soupire après une fête (2)...

* * *

Ces données sont claires assurément : elles commandent tout le sujet qui nous occupe. Et puisqu'il ne saurait être

(1) Cf. II^a II^{ae}, q. 188, art. 5.
(2) Cf. S. Catherine de Sienne, *Dialogue*, éd. Hurtaud, I, xxxvi.

question que de vérité surnaturelle, — mieux encore, que de celui-là qui s'est défini *Ego sum Veritas*, il ne saurait faire de doute que c'est seulement à la lumière surnaturelle, — lumière de foi, — que le frère Prêcheur doit faire appel.

Essentiellement, son oraison est une oraison de foi. Placé résolument face à ce Dieu qu'il aime déjà, mais qu'il veut plus connaître pour Le plus aimer et Le faire aimer davantage, le fils de Dominique se met d'emblée dans cette disposition d'âme d'accueillir avec docilité et bienveillance toutes les illuminations passagères qui l'aideront à scruter l'impénétrable mystère qu'il a devant lui. C'est que Dieu le dépasse infiniment ; et s'il sait n'en pas être surpris, du moins il éprouve une profonde souffrance, en présence de ces restrictions de ses connaissances, parce qu'elles sont en même temps des limites à son amour. Dès lors, tout a une importance, de ce qui peut accroître la lumière en laquelle il veut vivre, — comme aussi rien ne compte de ce qui ne sert pas à le rendre plus aimant.

De plain-pied, pourrions-nous dire, il se meut dans la lumière de foi.

La Foi ! elle est une participation sublime à cette Lumière en laquelle Dieu se voit et s'aime ; et voilà pourquoi elle sollicite si puissamment les désirs de notre âme : quoi donc, plus qu'elle, pourrait engendrer en nous ces certitudes inébranlables, dont tout notre être a soif et dont nous sentons que l'on peut vivre ? C'est de la certitude et de la fermeté dont Dieu se connaît Lui-même que nous sommes par elle enrichis... Nous Le tenons, Celui dont nos cœurs sont assoiffés, et nous ne Le lâcherons pas ; — mais nous Le tenons au travers de formules sacrées qui restent mystérieuses.

Une telle prise de contact ne saurait être que le commencement. Si peu que l'on ait goûté à l'Eau vive que donne le Christ, on éprouve tout de suite le désir d'y boire davantage : en nous se creusent d'immenses capacités, que nous ne soupçonnions point et qui appellent passionnément

l'Infini de grandeur qui seul les peut combler : *abyssus abyssum invocat* (1).

Alors un sublime travail s'opère. La raison humaine, elle aussi lumière venue de Dieu, se met en action. Et que fera-t-elle ? des merveilles, si elle sait rester l'instrument de Dieu, et se préserver de toute superbe, ne perdant jamais de vue le tout de Dieu et son propre néant.

Le tout de Dieu, — son propre néant ! Et comment donc, sous le rayonnement de la lumière de foi, les pourrait-on perdre de vue? C'est là précisément ce que tout d'abord l'âme apprend à connaître. « Je suis Celui qui est... » voilà ce qu'est Dieu en lui-même : dès lors, pour nous qui ne sommes pas Dieu, peut-il y avoir d'autre formule : Je suis celui qui n'est pas? « C'est par la connaissance de toi-même que tu arrives à la connaissance de la Vérité, dit Dieu à Catherine de Sienne (2), — non, il est vrai, par la connaissance isolée de toi-même, mais unie à la connaissance de Moi-même en toi. Tu as ainsi trouvé l'humilité, la haine, et le mépris de toi, et tu as découvert le feu de ma charité, par la connaissance de moi-même en toi... »

Tu as *ainsi* trouvé l'humilité, la haine, et le mépris de toi... : on aura remarqué comment, dans l'oraison dominicaine, toutes les vertus essentielles s'originent de la lumière, et sont comme une germination spontanée sous l'action surnaturelle de la Foi. De même, dans la nature, les plantes s'épanouissent sous l'influence bienfaisante de la lumière du soleil.

Ainsi, mystérieusement, progressivement, suavement, sans heurt, il se fait de plus en plus clair dans les régions moyennes de notre être. Envahis par la lumière de Dieu, qu'Il répand si abondamment en nos âmes, nous voyons de l'œil même de Dieu : « la foi est une assimilation à la connaissance divine : en tant que par la foi, nous adhérons à la première Vérité en raison même d'Elle toute seule :

(1) Ps. XLI, 8.
(2) *Dialogue*, ch. LVI, trad. Hurtaud, p. 297.

et ainsi appuyés sur la connaissance divine, nous voyons tout de l'œil de Dieu (1) ».

Parallèlement, la double connaissance de Dieu et de nous, — de Dieu en nous et par nous, — s'élabore. Nous connaissons, nous expérimentons que Lui seul compte et que tout Lui doit être soumis : que Lui seul est la Réalité suprême ; tout en dehors de Lui, contingences sans consistance, auxquelles il serait fou de s'attacher, et qui n'ont d'autre être que celui que Dieu leur donne, n'ont d'autre but que de révéler Dieu. Expressions déficientes, et toutefois sublimes ! de ce qu'est Dieu en lui-même, les natures créées ne sont autre chose qu'un livre splendide, toujours ouvert, et qui glorifie Dieu. Si je ne le lis pas mieux, c'est que mes yeux ne sont pas assez purs, c'est que l'épais bandeau de chair ne me laisse voir que les apparences, — trompeuses, — et qu'il faut me purifier davantage, si je veux arriver à interpréter lumineusement la création entière.

La lumière ! toujours la lumière : c'est elle qui commande toutes les purifications, qui domine et règle toutes les pratiques de l'ascèse.

Dieu présent partout ! Dieu me cherchant partout ! Dieu me parlant partout ! Dieu m'enveloppant de tous les côtés : c'est en Lui, disait saint Paul, que nous vivons, que nous nous mouvons, que nous avons l'être : « in Ipso enim vivimus et movemur et sumus (2)... » Alors, en l'âme saisie d'admiration et ravie — « cantare amantis est », — il s'élabore un doux cantique :

Il est Celui qui est, et je suis celui qui n'est pas.
Il est Celui qui sait, et je suis celui qui ne sait pas.
Il est Celui qui peut, et je suis celui qui ne peut pas.
Il est Celui qui veut, et je suis celui qui ne veut pas.
Il est Celui qui fait, et je suis celui qui n'agit point...

(1) S. Thomas, in Boeth., *de Trinit.*, III, 1, ad 4.
(2) Act., XVII, 28.

Le tout de Dieu, et le néant de l'homme! Les *droits* de Dieu et les *devoirs* de l'homme! L'infini qui sépare Dieu de sa créature coupable, et l'Homme-Dieu, Pont immense qui rétablit la route détruite par le péché!... Dans la vive lumière où tout cela apparaît, l'âme aimante ne saurait plus désormais se méprendre sur ce qu'elle doit. A l'œuvre, il le faut! Tout pour Dieu, puisqu'elle est la chose de Dieu, et tout *le mieux possible*, puisqu'elle doit à son Seigneur un service selon les exigences de sa raison : « rationabile obsequium (1) ».

Tout pour Dieu, et tout le mieux possible... En faut-il davantage, pour être mis en garde contre l' « amour-propre spirituel », lequel, au dire des Saints, opère en l'âme de si grands dommages? C'est que les ineffables douceurs dont l'âme est enivrée dans sa contemplation peuvent bien vite devenir pour elle un obstacle. Elle est exposée à se fixer dans la délectation qu'elle expérimente, au point d'en arriver à plus aimer le don que le Donateur (2). Désordre inouï que ne saurait tolérer le Dieu de vérité. Le Frère Prêcheur ne connaît pas ce danger : bien plus, c'est au point où nous en sommes qu'il va pleinement prendre conscience de sa vocation, en même temps qu'il se sentira merveilleusement apte, parce que bien préparé, à en remplir toutes les charges.

Dévot de la Vérité, *veritatis cultor*, il en a perçu les droits imprescriptibles, et les exigences sacrées. Et voilà maintenant qu'il est poussé à faire rayonner partout cette Vérité sacrée. Le repos de la contemplation serait doux ; — mais une force puissante le pousse : « alio tempore debent sancti praedicatores divinae contemplationi insistere et mentem suam caelesti quieti oblectari ; alio vero tempore per caritatem debent curam proximorum agere et eis bonorum operum exempla praebere ac divinae contemplationis doctrinam impendere (3) ». C'est la contemplation elle-même

(1) Rom., XII, 1. — Cf. P. Lagrange, *in h. loc.*
(2) Cf. Dialogue, I, 242.
(3) S. Thom., *Expos. in Cant.* II.

qui le conduit à l'action. Cette Vérité, il la veut propager, il la désire répandre. Et bien qu'il pressente qu'il lui faudra pour cela s'éloigner du doux repos de la contemplation et interrompre une félicité à rien ici-bas comparable, il éprouve un ardent désir d'aller vers les âmes pour les évangéliser. « Aurais-je eu cent pères et cent mères, eussé-je été fille de Roi, — disait sainte Jeanne d'Arc, Dieu le voulait, je serais partie... » Et Thomas d'Aquin : — nous avons le droit de voir par derrière sa formule l'expression de son expérience personnelle, continuelle : « propter abundantiam divini amoris ut ejus voluntas impleatur, propter ipsius gloriam, interdum sustinet a dulcedine divinae contemplationis ad tempus separari (1)... » « Sustinet », — il tolère, avec peine et douleur d'âme, — mais peine et douleur aimées, « propter abundantiam divini amoris », — d'être pour un temps séparé des douceurs de la contemplation.

Et voilà où s'origine le zèle apostolique — essentiel à un Ordre de Prêcheurs. Saint Paul disait : « Vae enim mihi est si non evangelizavero (2) ». Et le maître des Apôtres avait quitté son ciel, — demeure par excellence de la contemplation, pour venir ici-bas mettre un grand feu dans les âmes, et travailler à l'accroître sans fin (3). Et Marie-Madeleine, à un titre tout spécial Protectrice de l'Ordre, admise, avant la Passion du Rédempteur, à s'asseoir aux pieds du Christ et à s'y reposer longuement, se voit impérieusement arrachée à la contemplation de son Jésus ressuscité : « Noli me tangere,... vade autem ad fratres meos (4)... ».

(1) II^a II^{ae}, q. 172, art. 2, c.

(2) I Cor., IX, 16.

(3) Luc, XII, 49. — Limité par le nombre de pages, nous ne pouvons donner à ce point tout le développement qu'il comporterait. Il serait cependant très intéressant de faire voir toute l'activité des Frères Prêcheurs, telle que l'histoire l'a enregistrée, — prédicateurs, théologiens et éducateurs (*propagatores veritatis*), inquisiteurs de la Foi (*defensores veritatis*) et martyrs (*victimae veritatis*), s'originer de leur sublime contemplation, et de leur culte de la Vérité (*cultores veritatis*).

(4) Joann., XX, 17.

Dominique, si merveilleusement rempli de l'esprit du Christ, — on connaît l'éloge que fait de lui le Père éternel à sa fille Catherine de Sienne, — avait admirablement compris tout cela. Et au matin de ce jour d'août 1217 où, mû par l'Esprit d'en-haut, il disperse ses fils aux quatre coins du monde, les envoyant, eux nés à peine d'hier, non pas dans des déserts, mais au centre même des grandes villes universitaires, il dut, nous semble-t-il, avoir, comme le Christ avant la séparation, sa prière sacerdotale... « Père Saint, dut-il dire en une oraison de feu, Père Saint, l'heure est venue, glorifiez votre Fils dont nous sommes la voix... Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que vous m'avez donné à faire... Pour eux, pour mes enfants, je vous prie. Père Saint, gardez dans votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils ne fassent qu'un, comme nous... Je ne vous demande pas de les ôter du monde, mais de les garder du mal. Ils ne sont pas du monde... mais sanctifiez-les dans la Vérité... comme vous m'avez envoyé dans le monde, je les ai aussi envoyés dans le monde (1)... ».

« Je les ai envoyés dans le monde... », c'est là qu'ils doivent passer une bonne partie de leur vie.

*
* *

Donc, la contemplation du Prêcheur sera cela même qui le portera à l'action. Celle-ci ne doit venir qu'en deuxième lieu. S'il est meilleur, comme dit saint Thomas (2), d'illuminer et de briller, que de briller seulement, encore faut-il ne point perdre de vue que l'illumination vient par addition, non par substitution, moins encore par soustraction : « non per modum substractionis, sed per modum additionis (3) ». Mais, reconnaissons-le tout de suite ; l'activité

(1) Joann., XVII.
(2) II^a II^{ae}, q. CLXXXVIII, art. 6.
(3) II^a II^{ae}, q. CLXXXII, art. 1, ad 3.

apostolique est très prenante, et il est en pratique fort difficile de ne point se laisser déborder par elle. Le vrai Prêcheur, dans son oraison jamais interrompue, trouvera une sauvegarde à ce péril, — à peine moins dangereux que celui de l'amour-propre spirituel que nous signalions plus haut. Et s'il sait être fidèle à sa vocation, c'est-à-dire ne se départir jamais de ce culte exclusif de la vérité, il gardera bien présente en son âme la notion de sa rigoureuse dépendance vis-à-vis de son Dieu, et, par voie de conséquence, celle de son essentielle impuissance à faire du bien autrement que comme instrument de son Dieu, et celle de l'impérieuse nécessité où il se trouve de rester sans cesse étroitement uni à ce Dieu. C'est que le ministère de la parole qu'il remplit est un ministère divin : c'est la Vérité qu'il répand, la Vérité divine, — par un verbe qui ne peut pas être quelconque, mais qui doit, à moins de rester à tout jamais stérile, être, comme le Verbe divin, plein d'amour et source d'amour : « Filius est Verbum non qualecumque, sed spirans amorem (1) ».

Et s'il en est ainsi, la richesse même de l'action du Prêcheur le ramènera à la contemplation, comme celle-ci avait été source de celle-là. De Marie-Madeleine, le Christ (2) avait dit : « Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée » : la promesse est formelle, absolue. Dès lors son envoi vers les Apôtres, « apostolorum apostola (3) », ne pouvait être une cessation de sa sublime occupation. De même, nous affirme saint Thomas, « il arrive entre temps que pour les œuvres de la vie active quelqu'un soit détourné de la contemplation... mais jamais au point de le contraindre de quitter totalement sa contemplation (4) ». A proprement parler, il n'y a pas eu interruption, mais sim-

(1) I^a, q. XLIII, art. 5.
(2) Luc, X, 42.
(3) Liturgie.
(4) «... opera vitae activae interdum aliquis a contemplatione avocatur... non tamen hoc modo quod cogatur aliquis totaliter contemplationem deserere » (II^a II^ae, q. CLXXXII, art. 1, ad 3).

plement rémission dans un acte sublime, et qui, pour être intense, exige que la totalité de notre attention soit sur lui concentrée. Et nous trouvons ici une vérification peut-être inattendue, mais toutefois bien naturelle, de cet axiome péripatéticien et dont les Thomistes font un si riche usage : « causae ad invicem causae ». Le vrai Prédicateur souffre inévitablement de l'inévitable imperfection de son action. Il sent, l'âme toute illuminée encore des splendeurs qu'il a entrevues, que de soi la Vérité a tout ce qu'il faut pour séduire les âmes ; mais comme l'expression dont il la revêt reste misérable et indigne de ce qu'elle doit livrer ! Comme il sent ses formules froides, obscures, mortes, alors qu'il voudrait tant qu'elles fussent brûlantes, et resplendissantes, et vivantes (1). Où donc serait le remède, à ces nécessaires déficiences, sinon dans un désir plus ardent que jamais, de la lumineuse et réchauffante contemplation, dans un retour opiniâtre à l'étude, « avec toute son âme », de la divine Vérité ?

Il y revient, le fils de Dominique, l'âme dilatée par les saints désirs. Et comme c'est Dieu lui-même, l'auteur de ces sublimes aspirations, Il daigne, l'Auteur de toute grâce, se communiquer davantage au cœur qui Le cherche.

L'âme alors, emportée sur les ailes de la grâce, et mue par les inspirations de l'Esprit, quitte les régions inférieures du raisonnement et des déductions, pour s'occuper plus exclusivement des principes. Elle passe par la sainte Humanité du Christ, qui toujours restera sa voie pour les sublimes ascensions, le pont pour relier la terre au Ciel... Et ce

(1) Notons en passant que spontanément et en dehors de tout effort intentionnel, certains arrivent à une expression qui, toute déficiente qu'elle soit, reste merveilleuse. Qu'il suffise de rappeler le style incomparable de saint Thomas théologien dans la Somme, — de saint Thomas chantre inspiré dans l'office du Saint-Sacrement ; — que le style de Catherine de Sienne, de Louis de Grenade, sont classiques, et que, dans un autre domaine, mais tout aussi significatif, les œuvres en architecture des frères Sisto et Ristoro, et en peinture de fra Angelico restent incomparables. Et cependant l'effort pour arriver à tant de perfection reste bien non perceptible.

recours perpétuel au Dieu-homme, cette contemplation assidue de la Croix restera bien une des caractéristiques de sa prière. A mesure qu'elle s'élève, elle entre en des régions progressivement plus obscures et mystérieuses; parallèlement ses actes se simplifient. Elle saisit mieux tout ce qu'il y a d'essentiellement ineffable dans le Dieu qu'elle adore, mais elle perçoit aussi, par une sorte de sympathie surnaturelle, que toute richesse en ce Dieu se ramène à une admirable harmonie, à une profonde Unité... L'ombre reste, et qui provoque dans son âme un long et cruel martyre, mais ombre suffisamment lumineuse pour que la certitude dépasse tout ce que la raison humaine pourrait jamais exiger. La Raison! elle est tenue captive, dans une sainte oisiveté : selon tout elle-même l'âme aime. Elle aime! et, dit saint Thomas, l'amour même que nous avons pour les choses divines fait qu'elles se révèlent à nous (1).

Comment cela? Par la délicieuse saveur dont elles nous emplissent.

Douceur, incontestablement, et si grande et si enivrante que les saints défaillaient sous la pression de ce torrent qui envahissait leur âme; et cependant, en même temps et inévitablement, pour tout notre être, martyre dont l'acuité ne fait que croître chaque jour. Et pourquoi donc? mais parce que notre intelligence est assoiffée de voir ce Principe sacré dont elle soupçonne mieux que précédemment l'infinitude et la perfection; mais parce que toutes les puissances en nous se mettent à l'unisson de l'intelligence, et brûlent du désir que celle-ci atteigne enfin son Principe, car elles devinent d'instinct — l'expérimentant déjà, mais dans quelles proportions infinitésimales! — que de la conjonction de notre intelligence à son Principe découleront, pour elles, tous les biens sans exception; — mais parce que, d'autre part, il reste des âmes, et trop nombreuses, qui n'aiment pas, — qui n'aiment pas parce qu'elles ne connaissent pas, et que nous ne voudrions refuser notre secours à personne...

(1) *De Verit.*, q. 26, art. 2, ad 18.

Alors, c'est une aspiration ininterrompue, c'est une ascension continuelle. L'âme est haletante, comme il convient à un lutteur dans le stade. Retenue par les liens de la chair, — et de la charité — sur une terre qui n'est, en toute rigueur de terme, que lieu d'exil et vallée de larmes, elle soupire après la dissolution de son corps : « cupio dissolvi et esse cum Christo (1) », puis se reprend, et demande de nouvelles luttes, de nouveaux travaux : « optabam ego ipse anathema esse a Christo pro fratribus meis (2)... permanere autem in carne necessarium propter vos (3)... » Elle souffre, elle souffrira, mais qu'importe? Une seule chose compte : son Bien-Aimé : son Bien-Aimé en ses mystères les plus hauts et les plus intimes, son Bien-Aimé en les âmes faites à son image et faites pour Lui. Qu'elle fait fi, l'âme arrivée à ce point, des pauvres élucubrations de la raison humaine, et plus encore des mesquines préoccupations d'ici-bas! Elle ne vibre que de Dieu, qui l'a si merveilleusement rapprochée de Lui. Temple de la Trinité, et sa reproduction déficiente, elle en imite l'infinie fécondité. En son sein jaillit une connaissance, et une connaissance qui s'irradie au dehors dans une parole de feu : « Eructavit cor meum verbum bonum (4) », ou tout au moins dans une vie qui est une prédication en acte : « spectaculum facti sumus mundo et angelis et hominibus (5) » ; — mais une connaissance qui produit l'amour, — comme le Verbe, en Dieu, spire l'amour avec son Père.

De là ces larmes silencieuses d'un Dominique le grand

(1) Philipp., I, 23.

(2) Rom., IX, 3.

(3) Philipp., I, 23. — A lire le splendide art. XI, *Quaest. disp. de Charitate* de saint Thomas : « ... Quidam ad tantum culmen caritatis ascendunt quod etiam divinam contemplationem, licet in ea maxime delectentur, praetermittunt, ut Deo serviant in salutem proximorum... Et haec perfectio est proprie praelatorum et praedicatorum... » Or saint Thomas, nous nous excusons de le souligner, a *expérimenté* ce qu'il professe en ce point.

(4) Ps. XLIV, 2.

(5) I Cor. IV, 9.

contemplatif, et aussi ces recueillements profonds, interrompus tout à coup de violents rugissements. « ... Dans la *Crucifixion* d'Angelico deux personnages attirent de préférence l'attention de l'âme dominicaine. Ce sont les deux saints qui se tiennent aux extrémités du groupe placé à droite de la croix. Au premier rang, à genoux, les mains étendues dans un geste de douleur et de compassion, saint Dominique. Son regard, baigné de larmes, se lève à demi vers le Crucifié, comme s'il était encore retenu par un autre spectacle, celui de la Vierge, qui, de l'autre côté de la croix, soutenue par Jean, Madeleine et Marie, va défaillir. Au dernier rang, debout, les mains repliées sur sa poitrine, la tête s'avançant comme pour mieux voir, saint Thomas d'Aquin. Son visage reflète une impression poignante et concentrée : mais il ne pleure pas, lui, il regarde fixement le Christ crucifié; et l'émotion sourde qui l'envahit, loin de détourner sa prunelle, semble au contraire creuser son orbite, et tirer des profondeurs de son œil une flamme intense, comme au noir fond d'un volcan on voit sourdre, puissant et contenu, un bouillonnement de lave ardente.

« Saint Dominique pleurant, mais le cœur partagé entre la douleur du Christ expirant pour les âmes, et la douleur des âmes qui, au pied même de la Croix, commencent dans la Vierge Marie le long martyre de leur union aux souffrances du Christ, voilà bien l'apôtre, voilà sa double vocation : contemplation cordiale et miséricordieuse communication... Saint Thomas, regardant en face l'effroyable sacrifice, et malgré l'horreur du supplice maîtrisant ses traits, comme pour ne rien laisser échapper, comme pour entrer plus à fond dans le mystère, voilà le Docteur, voilà sa vocation non plus partagée, mais unifiée dans sa double vertu : s'absorber dans la lumière pour devenir soi-même lumineux et, sans s'en douter, illuminer au loin (1)... » et voilà, dirons-nous, le type incomparable de l'oraison dominicaine.

(1) Gardeil, *Les Dons du Saint-Esprit dans les saints Dominicains* (Lecoffre), p. 161 sq.

Faut-il le dire? la place reste très large aux différenciations individuelles. Mais le type est bien là tout entier, et fixé dès le début avec un relief inimitable. Après cela, il semble que deviennent toutes naturelles ces paroles, à première vue bien étranges, de Dieu le Père à Catherine de Sienne : « Regarde maintenant la barque de ton père Dominique, mon fils bien-aimé, et vois avec quel ordre parfait tout y est disposé. Il a voulu que ses frères n'eussent point d'autre pensée que mon honneur et le salut des hommes, par la lumière de la Science. C'est cette lumière dont il a voulu faire l'objet principal de son Ordre... Son office fut celui du Verbe, mon fils unique. Il apparut surtout au monde comme un Apôtre, tant étaient puissants la vérité et l'éclat avec lesquels il semait ma parole, dissipait les ténèbres et répandait la lumière. Il fut lui-même une lumière, que je donnai au monde... Sa religion est toute large, toute joyeuse, toute parfumée : elle est elle-même un jardin de délices (1). »

M.-R. Cathala.

(1) *Dialogue*, II, p. 272 sq.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Pour ceux de nos lecteurs qui voudraient aller plus loin dans l'étude des questions traitées ci-dessus, voici quelques indications bibliographiques. Inutile d'ajouter que cette liste ne prétend pas signaler tous les ouvrages se rapportant à la spiritualité dominicaine. Si quelqu'un voulait étudier plus à fond ce sujet si intéressant, il trouverait une bibliographie abondante dans plusieurs des ouvrages ci-après.

OUVRAGES HISTORIQUES

Année Dominicaine ou vie des saints, bienheureux et martyrs de l'Ordre de Saint-Dominique. Lyon.

A. Danzas, *Études sur les temps primitifs de l'Ordre de Saint-Dominique*, Paris, 1885.

A. Mortier, *Histoire des Maîtres généraux de l'Ordre de Saint-Dominique*, Paris, Picard.

Lacordaire, *Vie de saint Dominique*, 9e éd., Paris, 1872.

Comtesse de Flavigny, *Vie de saint Hyacinthe*, Paris, 1899.

A. Van Weddingen, *Albert le Grand, maître de saint Thomas d'Aquin*, Paris-Bruxelles, 1881.

Vita S. Thomae Aquinatis, Acta SS. I Martii.

V. de Bussière, *Les mystiques d'Unterlinden*, Paris, 1864.

R. Marçay, *Saint Antonin*, Paris, 1914.

V. Farges, *Histoire de saint Vincent Ferrier*, Paris, 1901.

H. Cormier, *Le B. Raymond de Capoue*, Rome, 1900.

B. Raymond de Capoue, *Sainte Catherine de Sienne*, trad. Hugueny, Paris, Lethielleux.

H. Cochin, *Le B. Giovanni Angelico de Fiesole*, Paris, 1906.

Mgr Grente, *Saint Pie V*, Paris, 1914.

M.-C. de Ganay, *Les bienheureuses dominicaines*, Paris, 1913.

M. Jacquin, *Le Frère Prêcheur, autrefois et aujourd'hui*, Paris, 1911.

M.-V. Bernadot, *L'Ordre des Frères Prêcheurs*, Toulouse, 1918.

TEXTES

Les textes sont innombrables. Voici, croyons-nous, quelques-uns des plus caractéristiques :

Vitae Fratrum, éd. Reichert, Louvain, 1896.

Humbert de Romans, *Opera de vita regulari*, éd. Berthier, Rome, 1889.

Albert le Grand. Voir en particulier ses *Sermons* et quelques opuscules. Le *Paradisus animae* lui est souvent attribué.

B. Raymond de Capoue, *Opuscula et litterae*, Rome, 1895.

Saint Thomas d'Aquin. En dehors de la *Somme*, on fera bien d'étudier, pour connaître sa doctrine spirituelle, quelques opuscules et ses commentaires de la sainte Écriture.

Sainte Catherine de Sienne. Ses œuvres (Dialogue, Lettres, Prières) ont été publiées en de fort bonnes éditions italiennes en ces dernières années. En France on a publié :

Le Dialogue, trad. Hurtaud, 2 vol., Paris, Lethielleux.

Le Dialogue sur la Perfection, trad. Bernadot, Saint-Maximin.

Lettres au B. Raymond, trad. Bernadot, Saint-Maximin.

Les Oraisons, Paris, Art Catholique.

Saint Vincent Ferrier, *Traité de la vie spirituelle*, trad. Bernadot, 2e éd., Saint-Maximin, 1921.

Saint Antonin, *Opera a ben vivere* (traduit en français sous le titre : *Une règle de vie au XVe siècle*, Paris, 1921).

Tauler, *Œuvres* (diverses traductions françaises. La dernière est celle du R. P. Noël, Paris, Tralin).

B. Henri Suso, *Œuvres*, trad. Thiriot, Paris.

Denifle, *La vie spirituelle, d'après les mystiques allemands du XIVe siècle*, Paris, Lethielleux.

Louis de Grenade, *Œuvres* (nombreuses éditions).

A. Massoulié, *Traité de l'amour de Dieu, Méditations de saint Thomas* (souvent réédités).

Piny, Divers opuscules réédités par le P. Noël.

La collection *Chefs-d'œuvre ascétiques et mystiques*, publiée par le P. Bernadot.

La collection *Vie Spirituelle* publiée par le P. Lemonnyer.

*
* *

Vallgornera, *Mistica theologia divi Thomae*, Turin, Marietti, 1911.

Meynard, *Petite somme de la vie intérieure*.

A. Gardeil, *Les dons du Saint-Esprit dans les Saints dominicains*, Paris, Gabalda.

Mortier, *La liturgie dominicaine*, Paris, Desclée (en voie du publication).

Avec la permission des Supérieurs.

Imprimatur : † Felix, episc. Forojul.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin. — Ligugé (Vienne).